

362



562

Bibl. Mont.

~~183.~~

ŒUVRES

DE FLORIAN.

GEORGE

DE FORTIAN



Vignaud del

Robert De Lancy fecit

ÉLIEZER
ET NEPHTALY,
POÈME

TRADUIT DE L'HÉBREU;

SUIVI

D'UN DIALOGUE ENTRE DEUX CHIENS,
NOUVELLE IMITÉE DE CERVANTES.

Ouvrages posthumes de M. de FLORIAN.



DE L'IMPRIMERIE DE GUILLEMINET.

A PARIS,

A LA LIBRAIRIE ÉCONOMIQUE,

rue de la Harpe, n° 117.

—
A N X I.

Bayerische
Staatsbibliothek
München



PRÉFACE.

JE voyageais, il y a quelques années, dans l'ancien comtat d'Avignon, lorsque, passant auprès de la petite ville de l'Isle, je voulus aller visiter la fontaine de Vaucluse. En revenant de ce lieu célèbre, vers les dix heures du matin, je découvris, à l'ombre de deux mûriers plantés au bord de la Sorgue, une jeune femme et un jeune homme, assis tous deux sur le gazon. Leurs habits simples n'annonçaient ni la richesse, ni l'indigence. Le jeune homme, sans être beau, avait une physionomie prévenante. La jeune femme était grande, belle, et sa beauté devenait plus frappante par son caractère étranger. Son visage ovale,

ses longs yeux noirs, semblaient porter une empreinte d'infortune et de dignité. Je m'arrêtai pour la considérer : elle écoutait avec beaucoup d'attention la lecture d'un manuscrit que le jeune homme tenait sur ses genoux. Je m'approchai sans être apperçu, et je distinguai bientôt que cette lecture n'était pas en français. Ils paraissaient tous deux s'y complaire : ils s'interrompaient quelquefois pour se parler dans la même langue que celle du manuscrit, se pressaient la main, se regardaient avec tendresse ; je crus même remarquer que leurs yeux étaient baignés de larmes.

Quoique je n'entendisse pas un seul mot de ce qu'ils disaient, j'aurais long-temps écouté, si la jeune femme, en m'apercevant, n'eût

fait signe au jeune homme de s'en aller. C'est à moi, lui dis-je, de me retirer, puisque ma présence vous importune. Je suis étranger; je reviens de Vaucluse, et j'avais perdu mon chemin, quand, vous voyant occupés d'une lecture dans ce lieu charmant où peut-être Pétrarque a lu ses vers à la belle Laure, j'ai pris la liberté de venir vous demander la route de l'Isle.

A ces mots la jeune personne rougit. Le jeune homme me répondit en français, en m'indiquant le sentier qu'il fallait prendre. Je lui demandai s'il retournerait à l'Isle, il me dit que oui; je le suppliai de me permettre de l'accompagner, il ne put me le refuser, et nous voilà cheminant ensemble.

Nous avions près d'une demi-

lieue à faire ; j'eus le temps de préparer et de hasarder d'autres questions. La jeune femme ne répondit point ; elle marchait , les yeux baissés , en donnant le bras au jeune homme. Celui-ci , plus confiant , semblait ne pas s'ennuyer de ma conversation. Je la fis tomber sur le manuscrit qu'il lisait. Dans quelle langue est-il ? lui demandai-je. Dans la mienne , répondit-il ; je suis Hébreu. — Vous êtes d'une nation bien antique et bien célèbre , à qui tout chrétien doit du respect. — Nous les dispenserions du respect , s'ils voulaient nous accorder cette tolérance que commande l'humanité. — Je la voudrais , comme vous , pour tous les peuples et pour tous les cultes. J'espère que , dans ma patrie , la

philosophie bientôt amènera cet heureux temps ; mais , sans prétendre excuser les cruautés qu'on vous a fait souffrir , sans vouloir encore moins outrager votre nation , permettez-moi de vous rappeler qu'elle-même fut intolérante , qu'elle a répandu bien du sang , et qu'à chaque page de votre histoire on a besoin de se souvenir que cette histoire est divine , pour n'être pas rebuté des massacres qu'on trouve par-tout.

Je ne sais , reprit le jeune homme , si vos histoires des peuples d'Europe ne présentent pas quelquefois des tableaux non moins affreux ; mais je puis vous assurer que , si vous connaissiez les histoires de nos voisins les Syriens , les Phéniciens , les Iduméens ,

vous y trouveriez autant de massacres que dans nos livres. A Dieu ne plaise que, par là, je prétende en diminuer l'horreur ! je veux remarquer simplement que les peuples nombreux d'Asie, principalement ceux qui habitent vers les déserts brûlans de la mer Rouge, semblent plus exterminateurs que les autres peuples ; quoiqu'à dire vrai, en fait de barbarie, je ne saurais auquel donner le prix. Nous ne valons pas mieux que nos frères les Arabes, ils ne valent pas mieux que nous ; mais les détails de leurs actions sont moins connus que ceux des nôtres. Vos philosophes, que je respecte d'ailleurs, ont beaucoup parlé de nos cruautés : je sais quel était leur motif ; ils avaient moins de haine pour nous que

d'humeur contre certaines choses dont ils nous reprochaient l'origine. Ils frappaient sur les Juifs pour atteindre plus loin. On les a lus, on a répété, d'après eux, que nos annales étaient teintes de sang; et l'on n'a pas eu la justice de dire que, dans ces mêmes annales, on trouve les traits les plus touchans de justice et d'humanité.

Oui, répliquai-je, votre histoire de Joseph est un chef-d'œuvre de morale, de douceur et d'intérêt.

Pensez-vous que ce soit la seule qui mérite d'être louée? interrompit la jeune et belle Juive, qui n'avait pas encore parlé. Je veux bien, pour un moment, juger avec vous nos livres, comme s'ils n'étaient pas sacrés. Ne trouvez-vous pas quelque charme dans les

détails des mœurs patriarcales si bien décrites dans la Genèse? N'aimez-vous point à relire l'hospitalité d'Abraham, le mariage de Rebecca, la rencontre de Jacob et de Rachel près de ce puits dont il leva la pierre, les sept années d'esclavage auxquelles il se soumet volontairement pour obtenir celle qu'il aime, et les sept autres qu'il recommence afin de la mériter mieux? L'histoire de Job, de Ruth, de Jonathas, de Tobie, sont-elles pour vous sans intérêt? Ne reconnaissez-vous point quelques beautés d'éloquence et de génie dans les cantiques de Moïse, de Débora, de David, de Salomon, dans nos pseumes, dans nos prophètes? Comparez la Bible avec l'Alcoran, avec le Sadder,

avec le Zend Avesta, dont on ne peut soutenir la lecture, et soyez au moins de l'avis des pères de votre église, de vos écrivains, de vos poètes les plus renommés, qui, malgré leur haine pour nous, se font un devoir, une gloire, d'étudier, d'admirer nos livres, et de les imiter souvent.

Mais, sans discuter leur mérite, daignez vous rappeler nos lois. Ouvrez ce code, le seul peut-être observé depuis trois mille ans, vous trouverez à chaque page des préceptes d'humanité. Je ne vous parle point du Décalogue, le plus beau, le plus ancien monument de morale universelle; je ne veux citer de nos lois que des détails beaucoup moins connus. *Protégez, nous dit Moïse, aimez*

les malheureux et les étrangers , en vous souvenant que vous-mêmes fûtes malheureux et étrangers en Égypte. Quand vous moissonnerez votre champ , ou que vous vendangerez votre vigne , oubliez-en toujours une partie , pour que vos frères qui n'ont point de champ et point de vigne puissent y moissonner et vendanger. Tous les sept ans , abandonnez la récolte de vos terres aux pauvres. Tous les sept ans , rendez la liberté à vos esclaves. Chérissez-les , soignez-les : jadis vous fûtes esclaves. Honorez la face du vieillard , et levez-vous devant la tête chauve. Même en pays ennemi , ne coupez pas les arbres qui nourrissent les hommes. Ménagez jusqu'aux animaux : qui n'est pas bon pour eux

*n'est pas assez bon pour ses frères. Que l'aumône soit une obligation pour celui qui n'y trouve pas un plaisir. Que l'homicide ne puisse jamais racheter avec de l'or le sang qu'il aura répandu. Que la justice soit égale pour toutes les conditions. Que la pitié devienne si bien le sentiment habituel de vos cœurs, qu'en s'emparant d'un nid d'oiseaux, l'Israélite se croie obligé de laisser au moins échapper la mère.*¹

Ces lois, prises dans Moïse, et que je ne fais que citer mot à mot, vous paraissent-elles barbares? Et dans quel temps les observions-nous? lorsque tous vos peuples d'Europe mangeaient du gland

¹ Exod. cap. 23. Levit. 19. Deuter. 22.

dans les forêts ; lorsque la Médie et la Perse étaient à peine policées ; lorsque, dans la seule Égypte, il existait quelques hommes qui sussent lire. Dès cette époque si reculée, nous avons un gouvernement qui, par sa simplicité, mérite encore le respect du sage. Un peuple, divisé en tribus, formant une même famille ; chaque tribu ayant son conseil, pour décider de ses intérêts ; un sénat, composé d'anciens, choisis dans ces différens conseils, pour discuter, au nom de la nation, les intérêts généraux ; un juge suprême, élu par le peuple, lorsque l'état était en péril ; l'obéissance et la liberté réunies et accordées par une hiérarchie graduelle, qui s'observait de dix hommes à cent,

de cent à mille, depuis le dernier des Israélites jusqu'au conseil des anciens; un corps de prêtres, payés par le peuple, et ne pouvant rien posséder; Dieu seul pour roi, la loi pour maître, et tout Israël pour soldats : voilà quelle fut notre république pendant un espace de quatre cents ans. Nous voulûmes avoir des monarques, et beaucoup d'entre eux régnèrent avec gloire. Le nom le plus célèbre encore, le plus révééré dans l'Orient, est celui d'un de nos rois. Notre antique capitale est toujours une ville sacrée, même aux yeux de nos oppresseurs. Nos livres composés alors sont dans toutes vos bibliothèques. Quel est le peuple dont les lois, dont les ouvrages, dont

le nom aient survécu si long-temps à sa défaite , à sa ruine ? Vaincus , dispersés par les Assyriens , établis dans leurs vastes états , où notre industrie nous rendit riches et puissans , nous quittâmes deux fois nos établissemens , nos richesses , les délices de l'abondance , pour retourner habiter les ruines de Jérusalem. Ah ! si l'amour de la patrie est la première des vertus , qui mieux que nous a senti cet amour ? quelle nation peut citer une époque plus glorieuse que celle où Néhémie , avec Esdras , nous ramenèrent des extrémités de la Perse , et que , malgré nos voisins jaloux , l'épée d'une main , la truelle de l'autre , nous rebâtîmes nos remparts et relevâmes nos autels ? Depuis ce temps

jusqu'à Titus, nous n'avons cessé de combattre pour notre indépendance et notre liberté. Nos efforts furent souvent heureux; et je doute qu'on puisse trouver chez les Grecs, chez les Romains, des héros plus grands, plus parfaits, plus utiles à leur pays que ne le furent nos Machabées.

J'écoutais la belle Juive avec un respect attentif. Sa beauté, son émotion, tout ajoutait à son éloquence. Madame, lui répondis-je, je ne suis point ennemi des Hébreux. Ce n'est point un Amalécite ou un Philistin qui a l'honneur de vous entendre. Je conviens de la vérité de ce que vous avez dit; mais, depuis votre dispersion, il est possible que le commun de votre peuple ne se soit

pas conduit de manière à mériter la bienveillance des autres nations.

Les autres nations , reprit-elle , en fixant sur moi ses deux grands yeux noirs , ne devraient pas , pour leur honneur , rappeler leurs procédés envers les malheureux Hébreux. Depuis la prise de Jérusalem par ce célèbre Titus , qui fut , sans doute à juste titre , surnommé les délices du genre humain , et qui cependant exerça d'affreuses cruautés contre les prisonniers juifs ; ce qui surprend un peu dans le bon Titus , sur-tout lorsque l'on réfléchit qu'il avait une maîtresse juive ; depuis , dis-je , l'horrible état où les Romains laissèrent la Judée , l'imagination la plus vive ne peut se figurer les maux que

notre peuple a soufferts. Adrien principalement, Adrien, dont le nom n'est pas sans gloire, poussa contre nous la recherche de la barbarie à un point qui ferait frémir les sauvages les plus féroces. Ses successeurs nous persécutèrent comme chrétiens; et, quand Rome fut chrétienne, ses empereurs nous persécutèrent comme Juifs. Les rois barbares qui s'élevèrent sur les débris de l'empire se firent un point de religion de répandre notre sang. Par-tout où vos croisés passèrent, ils nous prirent pour leurs victimes, nous dépouillèrent, nous égorgèrent. Vos pasteurs, vos flagellans, toutes vos espèces de fous fanatiques, ont regardé, pendant quinze siècles, comme une action méritoire,

le plaisir de tuer des Juifs. Vos rois, vos papes, vos magistrats, tantôt sous le prétexte absurde que nous faisons des maléfices, que nous empoisonnions les eaux, que nous crucifions des enfans, que nous percions des hosties, nous livraient aux bourreaux, confisquaient nos biens, nous bannissaient de leurs états, nous rappelaient moyennant de fortes sommes, qu'ils n'avaient pas plutôt reçues, qu'ils nous chassaient de nouveau pour nous dépouiller encore. Perpétuels jouets, éternelles victimes des souverains, des peuples, des prêtres de tous les pays, rien pourtant n'a pu nous faire quitter notre religion, nos mœurs, notre nom, unique prétexte de tant de barbaries. Cette cons-

tance, pendant plus de deux mille ans de malheurs, est peut-être digne de quelque estime; et si un petit nombre de misérables Hébreux se déshonore par l'usure, par la bassesse, par une infâme avidité, l'homme sage doit réfléchir qu'un moyen sûr de rendre méprisable, c'est de toujours mépriser; que nos vices sont l'ouvrage de ce mépris continuel, et qu'il est encore surprenant qu'au milieu des outrages dont on nous abreuve, la plus grande partie de notre nation ait conservé quelques vertus.

J'allais prendre la parole pour repousser avec force les inculpations un peu vives que cette Israélite osait faire aux chrétiens; j'allais lui démontrer qu'en tout temps

nous avons été les plus justes et les meilleures gens du monde ; mais nous étions arrivés aux portes de la ville. Le jeune Hébreu, me voyant chercher des yeux une auberge, me dit avec une politesse franche : Ma femme Esther, que vous venez d'entendre plaider la cause de sa nation avec un peu de chaleur, a oublié de vous dire que, parmi les vertus qui nous sont chères, l'hospitalité tient le premier rang. Nous serions bien heureux, si vous nous permettiez de l'exercer aujourd'hui. Daignez nous faire l'honneur d'entrer dans notre maison, et d'y accepter à dîner ; nous tâcherons de vous donner autre chose que des pains azymes.

Je remerciai l'Hébreu, et, sans

me faire presser , j'acceptai son invitation.

Sa maison n'était pas loin. Elle était petite , jolie , nouvellement bâtie sur l'ancien rempart , dont les arbres touffus l'ombrageaient. En considérant ce charmant asile , j'aperçus à une des faces latérales une portion du mur dégradée. Je m'étonne , dis-je à M. Jonathas , (c'était ainsi que s'appelait le mari de madame Esther) que , dans une aussi jolie maison , vous laissez ce côté en ruine. C'est notre usage , me répondit-il ; depuis la destruction du temple , la demeure de tout Hébreu doit rappeler , par quelque endroit , la ville sainte détruite. Si vous entendiez notre langue , vous liriez sur ce mur dégradé ces mots tirés du plus

beau de nos pseumes : *Plutôt m'oublier moi-même que de t'oublier, ô Jérusalem !*

Nous entrâmes chez M. Jonathas. Tout y était simple et propre : point de tableaux , point de sculpture ; un joli papier couvrait les murailles , des meubles d'un bois de couleur offraient des sièges de marroquin. M. Jonathas avait six enfans , quatre garçons et deux filles , dont l'aîné n'avait pas huit ans. Ils vinrent tous , en courant , embrasser madame Esther , et se mettre à genoux devant leur père , qui les bénit , les baisa , et les renvoya dans le jardin. Vous êtes surpris , me dit-il , de ces marques extérieures de respect filial , trop fortes peut-être à vos yeux. Nous avons toujours cru , dans notre

nation , qu'elles étaient utiles à maintenir ; car nos lois restreignent beaucoup l'autorité paternelle ; et plus nos lois l'ont bornée , plus nos mœurs ont dû l'étendre.

Tandis qu'il me parlait, deux servantes catholiques , qui composaient tout son domestique , dressaient la table et préparaient notre dîner. Madame Esther allait et venait, pour veiller à ce qu'on observât, dans l'apprêt de la nourriture, tous les préceptes de la loi mosaïque , comme de ne jamais servir ni lapin, ni pourceau, ni lièvre, ni graisse de bœuf ou d'agneau, ni du laitage et de la viande dans le même repas ; de tuer toujours l'animal dont on peut manger de manière qu'il n'y reste pas une

seule goutte de sang ; enfin , de suivre , avec exactitude , une foule de pratiques pour lesquelles leurs cuisiniers sont obligés de consulter une espèce de formulaire.

Je n'osais dire à M. Jonathas ce que je pensais de ces observances gênantes ; je craignais que madame Esther ne revînt : en effet , elle ne tarda pas. Ses enfans la suivaient. On servit ; tout le monde se lava les mains , et M. Jonathas récita un pseaulme. Ensuite il prit un pain entier , le bénit en le rompant , nous en offrit à chacun ; et , toutes les cérémonies étant achevées , je renouai la conversation.

A combien faites-vous monter , lui dis-je , le nombre des Hébreux actuellement dispersés sur la terre ?

Ce calcul n'est pas facile, me répondit-il; on a de la peine à faire le dénombrement exact des habitans d'un seul empire, jugez de la difficulté de dénombrer un peuple répandu dans les quatre parties du monde, et se cachant presque par-tout. Mais si l'on veut ajouter à la très-grande quantité de Juifs établis en Europe le prodigieux nombre de ceux qui vivent en Asie, depuis Constantinople jusqu'à Pékin, ceux que l'on trouve sur les côtes d'Afrique et dans quelques contrées de l'Amérique, je crois à-peu-près certain que ce calcul passerait cinq millions d'individus. Vous en êtes étonné; vous cesseriez de l'être si vous connaissiez nos mœurs et nos lois.

Ces lois nous prescrivent le ma-

riage avant vingt ans : tout Hébreu qui , à cet âge , ne prend point une femme , est regardé comme vivant dans le crime. Nos frères d'Orient ont plusieurs épouses , et par-tout le divorce est permis. Voilà déjà de grandes raisons pour que notre population soit immense. Ajoutez-y qu'en général nous sommes sobres , laborieux , continens ; que , chez aucun peuple , la foi conjugale n'est autant respectée ; que nous ne portons point les armes ; et que nous seuls peut-être , en Europe , sommes exempts des deux fléaux qui détruisent le plus l'espèce humaine , la guerre et la débauche.

Sans cela , d'après les persécutions que nous avons souffertes dans tous les pays , d'après l'in-

nombrable quantité de Juifs immolés, la race en serait éteinte. Mais ces persécutions nous ont plus unis, plus resserrés entre nous. Des frères heureux peuvent se diviser; des frères malheureux s'embrassent. Quand nous étions dans notre Palestine, sous nos rois, sous nos grands prêtres, nous nous déchirions entre nous, nous n'observions pas notre loi, nous élevions des temples aux idoles. Depuis que nous n'avons plus ni patrie, ni prêtres, ni temple; depuis qu'il faut s'exposer à la mort pour obéir à notre Dieu, nous lui sommes bien plus fidèles, nous nous souvenons beaucoup mieux qu'il nous ordonne de nous aimer. Hélas! c'est notre seule jouissance. Étrangers dans tous les états, in-

habiles à tous les emplois, ne nous mêlant point des affaires publiques, la seule ambition qui nous soit permise, les seuls plaisirs qu'on nous ait laissés, c'est d'être bon époux, bon père; de réunir, de concentrer dans notre bonheur domestique toutes les sortes de bonheur; de chercher, de trouver dans nos familles les douceurs, les consolations que le monde entier nous refuse.

Une de ces consolations, c'est de remplir avec un grand zèle le beau précepte de l'aumône. Vos villes les plus opulentes sont souvent pleines de vos pauvres; vous n'avez guère rencontré de Juif qui vous ait demandé du pain. Par-tout où nous sommes un peu nombreux, nous avons une bourse

commune pour secourir nos frères indigens. Cette bourse n'est jamais vide, et la manière dont elle se remplit est encore un secret, même entre nous. Vos édits nous défendent de posséder des biens-fonds; nous sommes pourtant assez riches: et l'origine de nos fortunes n'est pas l'usure, comme on l'a trop répété; mais l'activité, l'amour du travail, la nécessité de vivre avec moins de moyens que les autres, l'intelligence du commerce, qui semble être l'apanage des Hébreux; cette intelligence, qui, dans des temps de barbarie, nous fit inventer les lettres-de-change, nous rendit les facteurs de l'univers, où nous étions dispersés, et contribua, plus qu'on ne pense, à former les premiers liens qui depuis

ont uni entre elles toutes les nations de l'Europe. Ainsi, nous devons encore nos richesses à l'oppression, comme nous lui devons en partie notre population et notre bienfaisance.

Mais enfin, lui dis-je, ces persécutions sont au moins très-rarées; et, dans quelques pays, vous jouissez de tous les droits de citoyens.

On nous laisse, me répondit-il, assez paisibles en Pologne et dans quelques cantons de l'Italie. En Angleterre, sur-tout en Hollande, nous sommes plus que tolérés. Nous y professons notre culte publiquement; nous y avons des synagogues, où nos rabbins, qui ne sont autre chose que les docteurs de notre loi, nous exhortent à la

vertu, à la pureté, reprennent ceux d'entre nous qui n'observent pas le sabbat, font les mariages, prononcent les divorces, en un mot, expliquent la loi. Cette explication demande, non seulement une profonde connaissance des livres de Moïse, mais encore du *Thalmud*, ouvrage très-révéré parmi nous, parce qu'il est le recueil de toutes les opinions et traditions qui composent notre *loi orale*. Nous regardons comme savans ceux qui font une étude particulière de ce Thalmud, devenu, pour ainsi dire, le code civil et canonique des Hébreux. Ce n'est pas à moi d'apprécier devant un chrétien le mérite de cette science. Malheureusement nous n'en avons guère d'autre : excepté quelques

auteurs, qui se sont appliqués à l'astronomie, à la grammaire, à la médecine, les autres n'ont écrit que sur la controverse. Notre littérature est à-peu-près nulle; et votre goût serait peu satisfait d'une bibliothèque hébraïque.

Cependant nous avons eu des académies célèbres, et nous avons encore des écoles dans les villes où il nous est permis de bâtir des synagogues. Dans celles où elles ne sont pas tolérées, nous nous rassemblons dans une chambre, louée à frais communs, qui n'a d'autres meubles que des bancs, une table, et une armoire placée du côté de l'orient. Cette armoire, qui nous représente si pauvrement l'arche de bois de Cetim, couverte de lames d'or, renferme les cinq

livres de Moïse , écrits à la main sur du parchemin , avec de l'encre faite exprès. Ils ne sont point reliés comme les autres volumes ; ils sont copiés sur de longues peaux , cousues bout à bout , non avec du fil , mais avec les nerfs d'un animal pur. Ces peaux sont roulées sur deux bâtons , et le rouleau est recouvert d'un riche voile , brodé par les plus habiles de nos ouvriers. Dans nos assemblées , nous mettons à prix l'honneur de porter ce volume depuis l'armoire où il est enfermé jusqu'à la table où on l'appuie pour en lire des fragmens. L'argent de cette enchère est à nos pauvres. Les hommes , assis sur des bancs , les femmes dans une galerie grillée , assistent à la lecture , et chantent nos pseumes.

hébreux. Voilà tout ce qui nous reste du fameux temple de Salomon.

Est-ce là , lui demandai-je , que vous célébrez vos fêtes ?

Nos fêtes , reprit-il , ne pourraient être célébrées qu'à Jérusalem ; mais nous en retraçons une faible image , suivant notre calendrier particulier , que nous renouvelons avec soin tous les ans. Indépendamment du Sabbat , nos solennités sont nombreuses : elles ont toutes rapport à de grandes époques de notre histoire , telles que *le Purim* , pour la délivrance des Juifs , par Esther ; *l'Hanucca* , pour les victoires de nos Machabées , et beaucoup d'autres , parmi lesquelles vous seriez sûrement touché de celle que nous appelons

le *Quipour* ou l'expiation. C'est le jour même où Moïse , après avoir obtenu le pardon de l'idolâtrie du veau d'or , redescendit de la montagne avec les dernières tables de la loi. Jadis c'était le seul jour de l'année où le grand prêtre entra dans le saint des saints , pour y porter les regrets , le repentir , les larmes d'un peuple trop souvent prévaricateur. Nous passons ce jour tout entier dans le jeûne le plus austère ; nous nous rendons à la synagogue dès l'aurore , pour n'en sortir qu'à la nuit , revêtus d'habits de deuil , les cheveux , la barbe en désordre. Là , nous crions tous : O mon Dieu ! miséricorde ! nous avons péché , nous avons fait le mal , nous sommes justement punis ; miséricorde ! Dieu de bonté !

Chacun déclare tout ce qu'il se reproche, chacun demande grace au Seigneur et à ses frères. On oublie toutes les discordes, on se pardonne les anciennes plaintes, les vaines injures, dont on s'accuse soi-même avec un vif repentir; on s'embrasse en versant des larmes. Ce spectacle d'une foule d'hommes, pleurant en commun leurs fautes, et demandant à grands cris de revenir à la vertu, n'existe peut-être dans aucune religion du monde, et vous frapperait à la fois de surprise et de compassion.

Daignez excuser ces longs détails. Je vous en ai dit sur les Juifs plus que vous ne vouliez en savoir: mais vous me paraissez bon, et la dernière réflexion qui vient avec

les bonnes gens, quand on leur parle de soi, c'est qu'on risque de les ennuyer.

Je rassurai M. Jonathas. Enhardi par sa confiance, je lui demandai de quoi traitait le manuscrit qu'il lisait le matin. Madame Esther prit la parole.

C'est un poème, me dit-elle, que mon père m'a laissé en mourant. Il est dans notre famille depuis plus de dix générations. Le nom de l'auteur est ignoré. Mon père, qui était un rabbin très-instruit, pensait que cet ouvrage avait été fait par un Réchabite, retiré par-delà le Jourdain, dans le temps où la malheureuse Jérusalem, assiégée par les Romains, était encore déchirée par des factions intérieures. Ce qui

donne du poids à cette opinion, c'est ce que dit l'auteur au commencement du poème, en s'adressant aux enfans de Zelpha, c'est-à-dire, aux habitans de l'ancienne tribu de Gad. Quoi qu'il en soit, nous relisons souvent ce poème, parce que nous y trouvons le tableau des vertus que nous voudrions pratiquer. Il vous intéresserait, si vous entendiez l'hébreu; au moins vous prouverait-il qu'il existe des livres juifs dont les pages ne sont pas sanglantes.

M. Jonathas ajouta qu'il s'occupait de le traduire en français. Il m'offrit de me faire lire sa traduction lorsqu'elle serait achevée. J'acceptai son offre avec reconnaissance, et je pris bientôt

congé de cette aimable et honnête famille, que je ne quittai pas sans regret.

Trois ans après cette aventure, je reçus la traduction du poème hébreu, avec une lettre de M. Jonathas, qui m'apprenait que son épouse et lui abandonnaient le Comtat, alors agité de grands troubles, pour aller s'établir au Caire. M. Jonathas me donnait son poème, et me laissait le maître d'en disposer. Après l'avoir lu, je pensai qu'il pourrait intéresser le petit nombre d'oisifs qui ne dédaignent pas de lire un ouvrage doux et moral. Je corrigeai de mon mieux les fautes de français échappées à un Hébreu; et, profitant de sa permission, j'ai fait imprimer son livre.

S'il ne réussit point, M. Jonathan n'en saura rien ; s'il a quelque succès, je le lui écrirai au Caire.

ÉLIEZER

ET NEPHTALY,

POÈME.

CHANT PREMIER.

ENFANS de Zelpha, vous qui gémissiez devant le Seigneur de nos fatales discordes, vous qui, seuls en Israël, n'avez pas encore oublié que nous sommes un peuple de frères, rassemblez-vous autour de moi. Venez, famille peu nombreuse, venez dans le beau vallon que couronnent les monts Galaad. Là, sous l'ombre des cèdres antiques, appuyés contre les rochers où se sont appuyés nos pères, parlons de leur félicité, parlons sur-tout de leurs vertus. Rappelons ces siècles heureux, où les tribus réunies adoraient le

Dieu des armées , se partageaient les fruits de la terre , et , long-temps instruites , dans le désert , à supporter les maux cruels que la nature nous impose , soulageaient du moins ces maux assez grands , par l'amitié , par la concorde , par la douce fraternité. Ah ! retraçons la peinture de ces mœurs simples et touchantes : que le vieillard , en m'écoutant , s'enorgueillisse d'être né moins loin que nous de ces temps paisibles ; que le jeune homme sente dans son cœur le vif desir d'imiter ses aïeux ; et que l'enfant qui me regarde , assis sur les genoux de sa mère , sourie aux tableaux ravissans qu'il ne comprend point , mais qu'il aime.

DANS les jours qui suivirent la mort de Josué , Israël n'eut point de chef : les tribus , établies dans leurs conquêtes , satisfaites de la portion de terre que le sort leur avait assignée , ne songeaient

plus qu'à jouir des bienfaits du Tout-Puissant. La lance et l'épée victorieuses avaient été converties en instrumens de labourage ; le coursier , qui poursuivait l'Amorrhéen dans les plaines de Gabaon , traînait lentement la charrue ; et chaque Israélite , en paix avec son Dieu , avec ses frères , avec soi-même , se reposait tranquillement sous sa vigne ou sous son figuier.

L'arche sainte était à Silo ; un temple superbe ne la renfermait point encore. Une humble couverture de peaux servait d'asile au tabernacle. Rarement le sang des génisses rougissait l'autel des holocaustes ; rarement l'encens de Tadmor brûlait sur l'autel des parfums ; mais les respects , la vénération de tout un peuple , la pureté des pontifes , la ferveur des vœux innocens que l'on adressait au Très-Haut , lui rendaient ce séjour plus cher que le magnifique édifice tant de fois profané dans Sion.

Là, on voyait arriver à nos principales fêtes toutes les tribus d'Israël. Là, les pères de famille, suivis de leurs nombreux enfans, venaient adorer le Seigneur, manger la pâque avec leurs frères, et renouveler le serment de la divine alliance; les mères se montraient leurs fils, et se félicitaient en s'embrassant; les époux s'interrompaient entre eux pour se parler de leurs épouses. Les anciens proclamaient ces lois données à Moïse sur la montagne; la trompette appelait devant eux les faibles, les orphelins, tous ceux qui pouvaient avoir à se plaindre d'une fraude ou d'une violence; et personne ne se plaignait, et les anciens louaient le Seigneur.

Le petit-fils d'Éléazar, le vénérable Sadoc, remplissait la place d'Aaron. Sadoc était aimé de Dieu, parce que Sadoc aimait les hommes. Il observait, avec un zèle rigoureux, tous les préceptes de la loi; il priait, avec un zèle

tendre , pour ceux qui ne les observaient point. Depuis quarante ans qu'il était grand prêtre , la veuve en pleurs , le fils délaissé , tous les malheureux d'Israël , trouvaient en lui leur soutien , leur père ; et quand , ranimés par ses soins , par ses secours , par ses paroles , ils baisaient ses mains en pleurant , et s'étonnaient de le trouver si bon : Dieu seul est bon , leur disait Sadoc , le bien qui se fait ne vient que de lui.

Sadoc n'avait plus d'épouse. Deux fils jumeaux lui étaient restés. Éliezer et Nephtaly , à peine âgés de dix-neuf ans , étaient l'exemple et l'amour d'Israël. Beaux , sages comme Joseph , aimables comme Benjamin , lorsque , revêtus de leurs robes blanches , ils accompagnaient le grand prêtre , et lui présentaient à l'autel les azymes ou l'encens , le peuple , en voyant le père et les fils , croyait voir Abraham au milieu des anges ; lorsqu'après le coucher du soleil , se promenant autour de la ville , ils se plaisaient à le-

ver les pesantes pierres qui couvraient les citernes , pour abreuver les troupeaux des jeunes filles revenant des champs , ces jeunes filles , en les saluant , ne pouvaient s'empêcher de rougir ; et , toutes pensives auprès de leurs mères , se faisaient redire , le soir , comment Jacob choisit pour épouse celle dont il avait abreuvé le troupeau.

Éliezer et Nephtaly ne connaissaient point l'amour : la tendre , la vive amitié suffisait à leurs âmes pures. Cette amitié , pour eux aussi douce , aussi nécessaire que l'existence , n'eut point de commencement : ils l'avaient toujours sentie , sans avoir besoin d'y jamais penser ; ils en jouissaient comme de la vie. Leurs cœurs étaient tellement unis , mêlés , confondus l'un dans l'autre , qu'ils n'auraient pu , sans un examen pénible , se dire lequel des deux formait le premier un desir. Ensemble dès l'aube du jour , l'aube du jour suivant les retrouvait en-

semble; ils ne s'étaient point cherchés. Le nom de frère, qu'ils aimaient tant, n'ajoutait rien à leur propre nom : Eliezer sans Nephtaly, Nephtaly sans Eliezer, se présentait à leur esprit comme l'idée du néant.

Quelques nuances cependant, dont ils s'étaient à peine apperçus, distinguaient leurs deux caractères. Eliezer, non moins aimant, non moins tendre que Nephtaly, était né plus sérieux plus grave. La méditation, la prière, avaient des charmes pour lui. Eliezer se plaisait dans l'entretien des vieillards, dans l'étude des livres sacrés, dans les cérémonies religieuses. Son esprit, mûri de bonne heure, chérissait la paix et la réflexion; son ame pieuse et calme avait besoin du recueillement. Nephtaly, plus impétueux, mais aussi pur que son frère, aimait, comme lui, la vertu, sans contempler autant sa beauté. Son cœur, ouvert aux passions, soupirait même après leurs peines; souff-

frir lui paraissait plus doux que l'absence d'un sentiment vif. Mais la sagesse d'Éliezer tempérerait l'ardeur de son frère ; la sensibilité de Nephtaly rendait plus indulgent Éliezer. Ainsi , quoiqu'ils fussent nés avec des qualités diverses , ils se les communiquaient en s'aimant , les échangeaient sans les perdre , jouissaient chacun du bien de tous deux. O doux privilège de l'amitié , qui , non seulement double les plaisirs , mais double encore les vertus !

Nephtaly , long-temps exercé dans les jeux guerriers des Hébreux , savait atteindre de ses flèches l'oiseau qui traverse les airs. Nul en Éphraïm ne lui disputait le prix de la force et de l'adresse. Il aimait à se couvrir d'une peau de léopard , à ceindre ses reins d'un tissu de chanvre ; et , sans se munir d'autres provisions que d'un simple vase rempli de lait , l'arc à la main , le carquois sur l'épaule , il s'enfonçait dans le désert , pour-

suivait le cerf, la gazelle, attaquait le lion terrible, revenait avec sa dépouille. Éliezer, moins fort, moins adroit, pour qui la chasse aurait eu peu d'attraits si Nephtaly n'eût aimé la chasse, l'accompagnait dans ses courses lointaines, s'y plaisait auprès de son frère; et lorsqu'Éliezer, à son tour, allait prier dans le tabernacle depuis le lever du soleil jusqu'au lever de l'étoile du soir, Nephtaly priait avec lui, Nephtaly ne le quittait point, et ne pensait plus à la chasse, parce qu'il était avec son frère.

Un jour qu'ils parcouraient tous deux, suivis de leurs jeunes amis, les brûlans rochers de Remmon, Nephtaly, se laissant emporter à la poursuite d'une panthère, s'écarte, s'éloigne d'Éliezer, laisse loin de lui tous ses compagnons, et passe bientôt les limites des lieux qui lui étaient connus. De plus en plus égaré par l'animal qu'il a blessé d'un trait, il vole, s'enfonce au milieu des rocs, et ne re-

trouve plus sa trace. Inquiet, non de ses périls, mais des alarmes qu'éprouvera son frère, il précipite ses pas, franchit les torrens desséchés, gravit sur la cime des monts, tout ce qu'il découvre ne sert qu'à l'égarer davantage. Ses cris sont perdus dans les airs; le disque brûlant du soleil l'enveloppe de sa lumière, le consume de ses rayons; autour de lui, ses yeux fatigués n'apperçoivent que des roches nues; il voit sur sa tête un cercle de feu. Rien ne se meut dans la nature; elle est morne, elle est accablée sous le poids de l'astre du jour. Les heures s'écoulent, la chaleur augmente, Nephtaly redouble d'efforts, et ressent déjà les tourmens de cette soif si terrible, qui seule, dans ces climats, suffit pour causer une prompte mort.

Épuisé, respirant à peine, il marche appuyé sur son arc; il soulève sa tête pesante, et sa paupière se baisse devant les flammes du soleil. Sa soif devient

plus douloureuse ; elle l'accable , elle le dévore. Il saisit le vase de lait qu'il portait toujours dans son sein , ce vase , son unique espoir , qui peut seul lui rendre la vie. Il va l'approcher de sa bouche lorsqu'il entend derrière lui des cris inarticulés. Au même instant , il voit arriver une jeune Israélite , les bras élevés , les cheveux épars et mêlés avec son voile. Elle s'élance , tombe à genoux , en criant : J'expire , j'expire.... de l'eau ! par pitié.... de l'eau !

Elle n'avait pas achevé , le vase était sur ses lèvres. Elle boit avec avidité , sans se relever de terre , sans détourner ses regards du breuvage qui la ranimait. Nephtaly , debout , contemplait ses traits , sa grace , ses yeux si touchans , que surmonte un sourcil d'ébène , et son front plus blanc que l'albâtre , dont l'éclat contrastait si bien avec sa longue chevelure noire , avec ses joues que la chaleur avait animées d'un vif incarnat.

Nephtaly cesse de souffrir en regardant l'Israélite ; il éprouve un charme secret , mêlé d'un transport vif et doux. L'attrait , l'enchantement nouveau , qui pénètre , remplit son ame , font évanouir toutes ses pensées , suspendent toutes ses facultés. Heureux d'avoir sauvé les jours de cette belle inconnue , il s'oublie , ne voit qu'elle , ne songe plus à ses propres maux ; et , semblable au paralytique qu'un danger pressant fait courir , il perd à ce divin aspect le sentiment de ses douleurs.

Après avoir épuisé le vase jusqu'à la dernière goutte , l'Israélite reprend haleine , en fixant sur le jeune Hébreu des regards remplis de douceur. Bientôt elle se relève : O mon bienfaiteur ! dit-elle , apprenez combien je vous dois. Ce matin , dans les pâturages qui s'étendent au pied des montagnes , je conduisais les brebis de mon père : une troupe d'hommes armés a paru tout-à-coup à mes

yeux ; c'étaient les cruels Moabites. Je me suis échappée en priant le Seigneur ; j'ai gagné ces rocs escarpés, où j'erre depuis l'aurore, sans que la moindre nourriture, sans qu'une seule goutte d'eau ait ranimé mes forces éteintes. C'est vous qui me rendez la vie. Ah ! venez, venez chez mon père ; nous immolerons un agneau, nous inviterons toute notre famille, qui vous donnera les doux noms que vous donne déjà mon cœur. Je vais vous conduire ; venez, sinon pour jouir de votre bienfait, du moins pour nous faire jouir de notre reconnaissance.

Elle dit ; et Nephtaly, qui la regarde, qui l'écoute, ressent avec plus de violence la soif dévorante dont il est consumé. Il espère, il veut répondre ; sa bouche demeure entr'ouverte, sa langue est attachée à son palais. Dans ce moment, le voile de lin de la jeune Israélite, qui flottait en désordre autour de sa tête, se détache et tombe à ses pieds. Nephtaly

se baisse pour le relever ; il le saisit d'une main tremblante , mais il chancelle , succombe , et demeure étendu sur la terre sans voix et sans mouvement.

Frappée de surprise et d'effroi , l'Israélite le considère : elle reconnaît qu'il périt de la même cause qui naguère la faisait périr , qu'elle seule a causé sa mort.... elle en jette un cri de douleur ; et , ne pouvant trouver de secours que dans la maison de son père , elle part avec la rapidité du faon , vole et se précipite des montagnes.

Pendant ce temps , l'inquiet Éliezer parcourait les lieux d'alentour. Ses compagnons , dispersés par son ordre , visitaient toutes les cavernes. Éliezer , sur le sommet des rocs , promenait au loin ses regards , et , d'une voix douloureuse , interrompait les prières qu'il adressait au Seigneur pour s'écrier à chaque instant : Nephtaly ! mon cher Nephtaly ! Alors il écoutait , hors de lui-même ,

immobile , les bras élevés , espérant que le Tout-Puissant allait exaucer ses vœux ; mais l'écho des montagnes lui répondait seul : Nephtaly ! mon cher Nephtaly ! et sa tête tombait sur son sein , et les larmes coulaient sur ses joues.

Enfin , au coucher du soleil , quelques momens après le départ de la jeune Israélite , Eliezer arrive au pied du roc , où Nephtaly , privé du sentiment , était étendu sur la terre , tenait encore dans sa main fermée le voile qu'il avait saisi. A cette vue , Eliezer déchire ses vêtemens , se jette sur le corps de son frère , l'embrasse , le presse en pleurant , le couvre de ses baisers. Il s'apperçoit qu'il est sans blessure ; il appelle ses compagnons , réunit dans un même vase le peu de lait qui restait à chacun , et fait lentement couler cette liqueur bienfaisante sur les lèvres pâles , flétries , du malheureux Nephtaly. Nephtaly rouvre des yeux éteints , qui cherchent l'Israélite. Fati-

gué de cet effort , il les referme aussitôt , et sa main , malgré sa faiblesse , porte doucement sur son cœur le voile qu'elle retenait. Éliezer et ses amis lui forment un lit de leurs bras , le soulèvent avec précaution ; et , guidés par un pâtre de ces montagnes , reprennent le chemin de Silo.

Oh ! quelle fut la douleur de Sadoe lorsqu'il revit son fils expirant ! En vain le tendre Éliezer , dissimulant ses propres craintes , se hâte de le rassurer , de lui répondre des jours de son frère , le vieillard immobile , morne , lève en silence ses yeux vers le ciel , et n'ose encore se plaindre à son Dieu d'un malheur au-dessus de sa force.

Déjà tous les secours qu'on peut inventer sont prodigués à Nephtaly. Placé sur un lit de peaux molles , ranimé par quelques gouttes du vin délicieux d'Engaddi , le jeune Hébreu revient à lui-même ; ses yeux ont reconnu son père ,

ses bras se sont soulevés pour embrasser Éliezer. Éliezer, à genoux près du lit, soutient d'une de ses mains la tête penchée de son frère, de l'autre il lui présente des breuvages ; Sadoc les regarde et pleure ; et tout le peuple de Silo, rassemblé devant la maison, exprime par des cris son inquiétude et son amour pour Nephtaly.

Le lendemain de ce funeste jour était le sixième du mois de Sivan, le cinquantième depuis la Pâque. C'était ce cinquantième jour après la sortie d'Égypte, que l'Éternel, sur le mont Sina, daigna lui-même donner des lois au peuple qu'il s'était choisi. On en célébrait la mémoire. Le grand prêtre, assisté des lévites, présentait, au nom des enfans de Jacob, deux pains levés de farine nouvelle, prémices de la moisson. Il immolait en holocauste deux jeunes taureaux, un belier, sept agneaux sans tache, comme hosties pacifiques, et le mâle de

l'indocile chèvre , en expiation des erreurs d'un peuple trop peu soumis. Après ce sacrifice de reconnaissance , chaque famille se réunissait pour se livrer ensemble à la joie ; chaque Israélite ouvrait sa maison à ses frères des autres tribus. Tous les enfans de Jacob n'étaient occupés , dans ce jour de fête , que de resserrer les liens de la douce fraternité.

Sadoc , après avoir rempli les saints devoirs de son ministère , était venu se renfermer près de son fils. Le pieux Éliezer n'avait pas voulu quitter Nephtaly , même pour assister au sacrifice. Cependant , quand la nuit fut venue , et que le sommeil bienfaisant eut fermé les yeux de celui qu'il veillait , Éliezer courut au tabernacle. Là , le front dans la poussière , étendant ses mains jusqu'au bord du voile qui couvrait le saint des saints , Éliezer demeura long-temps , car il pria pour son frère.

L'aurore avait déjà paru , les sept lam-

pes du chandelier d'or ne jetaient plus qu'une lueur pâle, lorsque Éliezer se relève pour retourner près de Nephtaly. Comme il sortait de la seconde enceinte, il est tout-à-coup arrêté par une jeune Israélite qui portait dans ses mains deux colombes, et conduisait un agneau blanc. L'inquiétude et la douleur se peignaient sur son visage. Une rougeur modeste couvrait son front, où la pudeur et la piété se confondaient avec la grace. Elle approche, en baisant les yeux, d'Eliezer qui l'admire, et lui adresse ces paroles :

Pardonnez, lévite du Seigneur, pardonnez à une inconnue de vous retenir un moment. Quoique étrangère dans Silo, je ne suis point une infidelle. Je demeure en Benjamin, dans le hameau de Luza. Mon nom est Rachel. Mon père Abdias adore le dieu d'Isaac. Je viens offrir à l'Éternel cet agneau, ces deux colombes, seules richesses dont puisse disposer la fille d'un simple pas-

teur. Daignerez-vous , enfant d'Aaron , les immoler pour moi sur l'autel , et solliciter du Très-Haut la grace que je lui demande ?

Elle se tait. Éliezer la contemple sans pouvoir répondre ; son cœur était trop ému par les accens de cette voix. Immobile d'admiration , frappé d'un trait qui brûle ses sens , il aime à sentir sa blessure , il éprouve un trouble inconnu qui l'inquiète et qui lui plaît ; il pressent , souffre des tourmens , et leur trouve déjà des délices.

Enfin , tendant une main tremblante à la modeste Rachel : Fille d'Abdias , dit-il , venez assister à votre sacrifice ; votre présence le rendra plus pur. J'immolerai vos victimes , j'offrirai moi-même vos dons ; mais , afin que mes vœux ardens puissent s'unir à vos vœux , répondez avec confiance : que demandez-vous au Seigneur ?

Rachel rougit de nouveau ; ses yeux

de nouveau regardent la terre : Enfant de Lévi , répond-elle , le pur sentiment qui m'anime ne doit ni ne veut se cacher. Je viens implorer le Très-Haut pour le mortel à qui je dois la vie. Je ne puis le secourir , et ses jours sont en danger. Que le Tout-Puissant détourne sur moi les maux qu'il souffre en ce moment ! voilà mon vœu , mon desir , et l'objet de mon sacrifice. La reconnaissance , qui nous vient du ciel , peut s'avouer dans le lieu saint.

En prononçant ces paroles , quelques larmes bordent la paupière de la touchante Rachel. Éliezer sent couler les siennes. Il retourne vers le sanctuaire , se lave les mains et les pieds dans la grande cuve d'airain , prépare ensuite le feu sur l'autel des holocaustes. Les lévites viennent s'offrir pour l'aider dans ses apprêts , Éliezer les refuse ; il craint de partager ces soins : tandis que Rachel , à genoux dans le parvis du taber-

nacle, tenant la main droite étendue sur la tête de son agneau, présentant de la gauche ses colombes, attend l'instant du sacrifice.

Bientôt le feu sacré s'allume et brûle devant le Seigneur. Eliezer saisit les victimes ; leur sang est répandu sur l'autel, du côté de l'aquilon. Le sacrificateur y joint un éphi de farine pure, les arrose d'huile nouvelle ; la flamme s'élève en les enveloppant. La jeune Rachel prosternée invoque, à voix basse, le maître du ciel. Eliezer, d'une voix plus haute, lui demande d'exaucer les vœux de la pieuse Benjamine, de sauver les jours de celui qui l'intéresse si vivement. Il ne doute point, d'après ses paroles, que ce ne soit pour son père qu'elle éprouve tant d'inquiétude : cette idée, qui vient se mêler au souvenir du danger de son frère, rend sa prière plus tendre ; et la ressemblance qu'il trouve entre son propre cœur et celui de Rachel augmente,

s'il se peut, l'amour dont il se sent consumer pour elle.

Le sacrifice à peine achevé, tout-à-coup Éliezer se lève, rayonnant de joie. Il court à Rachel, il s'écrie : Voici ce que dit le Seigneur : Retournez dans votre maison ; l'objet de votre inquiétude a recouvré la santé. Remerciez le Dieu de vos pères ; et souvenez-vous du lévite, qui vous rend grace de l'avoir choisi pour votre sacrificeur.

Rachel s'incline et adore. Bientôt elle se relève en essuyant les larmes qui couvraient ses joues. Elle jette sur Éliezer un regard de reconnaissance, et disparaît aussitôt.

Le fils de Sadoc n'ose l'arrêter. Il soupire en la suivant des yeux ; mais le souvenir de son frère l'arrache à ses tendres pensées. Il se hâte de retourner auprès de ce frère si cher. Il trouve sa maison parée de guirlandes : Nephtaly est hors de danger, Nephtaly convalescent de-

mande à grands cris son frère , et , s'avancant , malgré sa faiblesse , jusque sur le seuil de la porte , il reçoit dans ses bras Eliezer , à qui la surprise et la joie ont presque ôté l'usage de ses sens.

FIN DU CHANT PREMIER.

CHANT SECOND.

CEPENDANT Israël se livre aux transports de la fête : les vieillards , les époux , les mères , parés de leurs plus beaux habits , font préparer devant leur porte des tables couvertes de mets délicieux. Les jeunes vierges , en habits de lin , couronnées de roses blanches , parcourent la ville en dansant au son des cistres et des cymbales. Les parens , les amis se rassemblent ; les tribus se mêlent et se confondent. Les anciens , les prêtres , les laboureurs , l'habitant des villes , celui des hameaux , ne forment qu'une famille. Tous , en se tenant la main , font retentir l'air du nom de Jacob ; tous se répètent en s'embrassant qu'ils sont enfans du même père , qu'ils ont reçu les mêmes bienfaits , qu'ils obéissent à la même loi. Ce peuple immense de frères semble n'avoir qu'une seule ame pour célébrer la douce fête du bonheur et de l'amitié.

Sadoc était au milieu d'eux, accompagné de ses deux fils. Par-tout on se pressait sur son passage ; par-tout le peuple , à son aspect , élevait les mains vers le ciel , adressait des vœux au Seigneur pour le pontife et pour sa famille. Chacun voulait voir de plus près cet aimable et cher Nephtaly , conservé par le Tout-Puissant ; chacun félicitait son père , et mêlait des pleurs d'âlegresse aux larmes de reconnaissance qui baignaient les yeux du vieillard.

Nephtaly , pâle et languissant , appuyé sur Éliezer , s'avancait lentement à côté du grand prêtre. Éliezer le regardait sans cesse ; et ses regards , où brillait la joie , exprimaient pourtant l'inquiétude. Nephtaly souriait pour le rassurer , et son sourire plein de douceur était cependant mêlé de tristesse. Chacun d'eux avait un secret que son frère ignorait encore ; leur tendre amitié s'en faisait un crime. Tous deux en étaient

tourmentés; tous deux, en se pressant la main, se demandaient d'avance pardon.

Aussitôt qu'ils sont revenus dans la maison paternelle, sans se communiquer leur dessein, sans se prévenir, même par un signe, ils se dérobent à leurs amis, et marchent, par divers chemins, vers l'extrémité solitaire du champ qui les nourrissait. Là, sur la rive d'un torrent, borne antique de leur héritage, sous l'ombre d'un grand figuier planté par les Cananéens, était un siège de gazon où les deux frères, tous les soirs, allaient méditer la loi sainte, se délasser des travaux rustiques, se parler de leur amitié. Jamais ils n'y étaient venus qu'ensemble; ce seul jour ils s'y rencontrèrent. Je t'attendais, se disent-ils en s'abordant en même temps. Ils s'embrassent avec étreinte, se regardent, s'embrassent encore. Assis à côté l'un de l'autre, Nephtaly s'apprête à parler, Éliezer le prévient.

O mon ami, lui dit-il, ô la plus chère

moitié de moi-même , quel péril nous a menacés ! quelles graces ne devons-nous pas à ce Dieu qui te rend la vie ! Vainement , cette nuit passée , prosterné devant l'arche sainte , j'avais supplié l'Éternel d'épargner notre jeunesse , de nous laisser encore sur la terre quelques instans , pour nous aimer ; je n'avais plus d'espérance ; aucun signe du Tout-Puissant ne répondait à mes vœux. Je m'étais dit : C'en est fait , le Seigneur m'abreuve aujourd'hui de la coupe de sa colère ; il a mis un nuage devant sa face , pour que ma prière ne passât point ; il veut me ravir mon frère.... Et je revenais vers toi , non pour te pleurer , Nephtaly ; mais achever de mourir.

Que sommes-nous donc , mon ami ! et quelle est la force d'un sentiment jusqu'à ce jour ignoré de nos ames ! au sein même du désespoir , dans cet accablement affreux où l'on ne sent de l'existence que le poids dont elle est encore , j'ai vu , j'ai trouvé la jeune Rachel , la fille du

pasteur Abdias , auprès de la seconde enceinte. Mon cœur a volé vers elle comme la paille légère vole s'attacher à l'ambre précieux. O mon frère ! si tu l'avais vue à genoux , tenant dans ses mains deux colombes , élevant au ciel des yeux pleins de larmes ! . . . Sa tristesse l'embellissait , sa douleur augmentait sa grace. Elle priait pour son père , qui demeure en Benjamin , dans le hameau de Luza ; elle demandait au Très-Haut de sauver l'auteur de ses jours. Sa piété , sa vertu touchante , se peignaient sur son front pudique ; elles mêlaient un respect saint à l'amour dont ses yeux enivraient. Je veux te le dire , mon unique ami , j'ai besoin de te l'avouer : en contemplant la belle Rachel , j'ai cessé de penser à toi ; c'est le seul moment de toute ma vie. Ah ! pardonne , mon cher Nephtaly ; n'attends pas , pour me pardonner , de connaître cette passion dont la première et subite atteinte peut faire oublier un instant son frère.

A ces paroles , Éliezer se hâte de cacher son visage dans les deux mains de Nephtaly. Celui-ci le regarde et pleure. Rassure-toi , lui dit-il , j'ai besoin de la même grace , je venais te la demander. Oui , mon frère , j'aime comme toi ; comme toi , je brûle d'un feu dévorant. Mon cœur , qui pouvait à peine suffire au sentiment de notre amitié , qui , pour former un desir , pour éprouver un regret , avait besoin de savoir d'avance ce qui te manquait , ce que tu souhaitais ; ce cœur , emporté malgré moi par un attrait violent , terrible , s'agite , se trouble , s'inquiète pour un autre qu'Éliezer. Il prétend , il veut , il recherche un bonheur où tu n'es pas tout. Je ne connais pas ce bonheur , je ne me connais plus moi-même. Je sens mon ame tourmentée comme la pierre dans la fronde qu'un bras vigoureux fait tourner. Uniquement , sans cesse occupé de celle qui par-tout me suit , la revoir , lui parler , l'entendre , sont mes seuls vœux , ma seule idée.

Le temps qui s'écoule sans elle n'appartient plus à ma vie. L'univers se réduit pour moi à la place où je la rencontrai. A tes côtés, je la cherche, je la demande, je l'attends. Je suis près de toi, je soupire; je t'embrasse et ne suis pas heureux. O mon frère ! pardonne à ton tour; ou plutôt, mon frère, rassurons-nous. Nos âmes sont toujours les mêmes; le feu sacré de notre amitié n'a point ralenti son ardeur : il nous anime, il nous soutient; c'est lui, c'est lui qui nous fait vivre; mais une flamme différente nous consume et nous fait mourir.

Alors Nephtaly lui raconte comment, aux roches de Remmon, il sauva l'Israélite; comment, à sa première vue, il avait senti cet amour brûlant qui désormais fera son destin. Il ajoute qu'il ne connaît d'elle que sa douceur et sa beauté, qu'il ignore jusqu'à son nom; et, tirant de son sein le voile que laissa tomber la belle inconnue, il montre ce voile à son frère, le lui fait toucher sans l'abandon-

ner , le déploie , le couvre de ses baisers , le replie d'une main tremblante , et le replace sur son cœur. Mais , se reprochant tout-à-coup de s'occuper si longtemps de lui-même : Éliezer , s'écrie-t-il , pour moi il est un moyen sûr de me croire moins infortuné , c'est de travailler à te rendre heureux. Nous y parviendrons aisément. Tu sais que la jeune Rachel habite chez son père Abdias , dans le hameau de Luza. Penses-tu qu'un pasteur hébreu ne bénira pas le Seigneur en donnant sa fille au fils du grand prêtre ? Peux-tu douter que Rachel ne sente pas son cœur palpiter et de plaisir et d'orgueil , en apprenant qu'elle est destinée à ce jeune Éliezer , déjà si connu , si célèbre pour sa vertu , pour sa piété , pour tant de qualités aimables , qui te font chérir de tout Israël presque autant que te chérit ton frère ? Rassure-toi , mon Éliezer , Rachel sera ton épouse ; dès ce jour , je vais en parler à notre vénérable père. Il m'enverra demain à Luza ;

j'irai trouver Abdias , j'obtiendrai sa fille pour toi , je te l'amènerai moi-même ; et ton bonheur me rendra patient pour attendre ou chercher le mien.

Éliezer se jette dans ses bras. Il consent à lui devoir Rachel ; mais Rachel ne lui suffit plus ; il lui faut encore retrouver cette jeune et belle inconnue. Il y songe , en parle sans cesse ; tandis que Nephtaly ne l'entretient que de la fille d'Abdias. Tous deux s'interrompent mutuellement pour s'oublier toujours eux-mêmes ; tous deux , depuis leur confidence , semblent avoir changé d'amours.

Rappelés par la voix de Sadoc , ils retournent auprès du vieillard. Nephtaly se presse de lui révéler les vœux , la passion de son frère. Quoi ! mon fils , répond le pontife , en tendant la main à Éliezer , tu n'as pas osé me dire toi-même le desir que forme ton ame ? Ignoreres-tu que le bonheur dont tous deux vous me faites jouir ne peut plus être augmenté qu'en voyant croître le vôtre ? Viens dans

mon sein, timide Éliezer; viens féliciter ton père du plaisir qu'il trouve à confirmer ton choix.

Éliezer veut tomber à ses pieds, Sadce le presse contre sa poitrine; et, s'adressant à Nephtaly: Préparez-vous, dit-il, mon fils, à partir demain pour Luza. Montez sur l'animal patient qui sert à nos travaux champêtres, prenez avec vous deux mesures de farine d'orge nouvelle, ajoutez-y des raisins secs, des dattes, des figues sauvages; vous offrirez ces faibles présents au père de la jeune Rachel, en lui demandant, en mon nom, d'accorder sa fille à mon fils. Je vais vous remettre pour elle les pendants d'oreille et deux anneaux d'or que votre mère posséda.

Il dit; Nephtaly s'apprête. Le lendemain, dès l'aurore, Nephtaly s'est mis en chemin.

Le trajet n'était que d'un jour. Avant le coucher du soleil, Nephtaly arrive à Luza. Il demande la maison d'Abdias,

on la lui indique. Il frappe à la porte, un vieillard se présente à lui. Que souhaitez-vous ? lui dit ce vieillard ; êtes-vous un de nos frères ? Qui que vous soyez , honorez mon asile en vous y reposant cette nuit. Nephtaly s'incline devant Abdias : Béni soit le Seigneur ! répond-il ; c'est lui qui m'amène à Luza pour vous offrir , de la part de Sadoc , pontife du Dieu vivant , ces présens , bienfaits de la terre que l'Éternel nous donna. Mon père Sadoc vous demande d'accorder votre fille Rachel à Eliezer mon frère ; Eliezer , dont le nom , sans doute , est déjà venu jusqu'à vous , et qu'Israël considère comme le digne successeur d'Aaron et de Sadoc.

Ne vous trompez-vous pas , mon fils ? répond le vieillard avec un doux sourire : est-ce au pasteur Abdias , au plus obscur , au moins riche des enfans de Jérmini , que le grand prêtre des Hébreux envoie demander sa fille ? Oui , c'est à vous , dit Nephtaly. Descendus tous du

même père, il n'est de rang dans nos tribus, dans nos familles, parmi nous, que le respect dû aux vertus. Les fils de Lévi tiennent l'encensoir; mais ce sont leurs frères qui prient: les plus justes sont les premiers.

Abdias, pour toute réponse, saisit la main de Nephtaly; et, la serrant entre les siennes, il jure, au nom de l'Éternel, que sa fille, dès ce moment, est l'épouse d'Éliezer. Elle est aux champs, ajoute-t-il; elle n'a pas encore ramené le troupeau; mais le soleil, déjà caché derrière les monts de Seïr, m'annonce bientôt son retour. Entrez, mon fils, sous mon toit rustique; je vais choisir le chevreau que je veux immoler pour vous.

Il guide aussitôt Nephtaly dans sa paisible demeure, et le quitte quelques instans.

Le frère d'Éliezer, demeuré seul dans la cabane, éprouve un plaisir, un intérêt tendre, une involontaire et douce lan-

gueur dont il est lui-même étonné. Tout plaît à ses yeux dans ce simple asile, tout fixe et charme ses regards. Il contemple ces vases d'argile rangés avec ordre pour recevoir le lait, ces paniers de jonc suspendus, ces houlettes de la bergère, cette guirlande de fleurs fanées qu'elle portait à la dernière fête. Tous les objets qu'il apperçoit parlent au cœur de Nephtaly, portent le trouble dans ses sens; mais il ne veut songer qu'à son frère, il attribue à l'amitié l'émotion secrète qui trouble ses sens.

Bientôt le bruit d'un troupeau revenant des pâturages se fait entendre près de la maison. Nephtaly tremble, n'ose sortir, et se demande à lui-même la cause de sa terreur. Il cherche, il appelle Abdias : ce vieillard revient, conduisant sa fille. Nephtaly la voit O Dieu tout-puissant ! c'est elle, c'est l'Israélite qu'il a sauvée, c'est cette belle inconnue dont l'image toujours présente ne quitte plus son cœur enflammé.

Immobile comme le voyageur surpris de la tempête dans le désert , il retient le cri prêt à lui échapper , et demeure les bras étendus. Rachel s'avanceit en silence , les yeux attachés à la terre. Ma fille , lui dit Abdias , voici le plus beau de tes jours : le vertueux Éliezer , le fils , l'héritier du grand prêtre , te demande pour son épouse. Son frère , que tu vois ici , vient de recevoir mes sermens. Donne-lui ta foi , comme il a la mienne ; et rends graces à l'Éternel , qui daigne honorer d'une telle alliance ta jeunesse et mes cheveux blancs.

A ces mots , Rachel relève la tête , et porte un coup d'œil timide sur le frère de son époux . . . elle reconnaît . . . Elle jette un cri ; sa tête retombe à l'instant , la pâleur couvre son visage , ses genoux tremblent , fléchissent ; elle demeure renversée entre les bras de son père , sans couleur et sans mouvement.

Nephthaly s'empresse de la secourir ; Abdias la rappelle à la vie. Rachel re-

prend bientôt ses sens , s'efforce de rassurer son père ; et , feignant d'attribuer à la soif la cause du mal qu'elle éprouve , elle demande à Nephtaly , en le regardant fixement , de lui porter de quoi l'appaiser. Nephtaly , qui l'entend trop bien , remplit d'une eau pure un vase de bois , et , le front baissé , respirant à peine , il offre le vase d'une main tremblante. Rachel le touche de ses lèvres , et se hâte de le lui rendre. Se tournant ensuite vers le vieillard : Mon père , dit-elle d'une faible voix , vous m'avez donnée au fils de Sadow , je dois obéir en silence. Mon cœur sera prêt à suivre ma main , si le frère d'Éliezer veut me confirmer de sa bouche que c'est pour m'appeler sa sœur qu'il est venu jusque dans ces lieux.

Elle accompagna ces mots adressés à Nephtaly d'un coup d'œil rempli d'amour , et pourtant mêlé de colère. Oh ! combien ce coup d'œil terrible pénétra l'ame du jeune Hébreu ! combien il souffrit dans ce seul instant ! Mais l'amitié

soutint la vertu : Éliezer , Éliezer absent l'emporta sur Rachel présente. Oui , dit-il d'un accent ému, oui, mon frère brûle pour vous. Son bonheur, son destin, sa vie, dépendent de vous obtenir. J'ai désiré, j'ai brigué l'emploi de venir vous porter ses vœux ; je réitère à genoux ma vive et timide prière.

Il prononce ces paroles rapidement, dans la crainte de ne pouvoir les achever, et tombe aux pieds de Rachel, en détournant d'elle ses regards. Son ame alors est moins oppressée. Content d'avoir fait son devoir, d'être demeuré fidèle à son frère, il ne croit plus sentir ses maux ; et, dans le calme que lui laisse l'épuisement de ses forces, il attend la réponse de Rachel.

La Benjaminite l'écoute, rougit et pâlit tour-à-tour. Elle s'éloigne de Neph-taly, lui fait signe de se relever ; et, se rapprochant de son père, étonné de ce long silence : Je suis satisfaite, dit-elle ; j'accepte pour époux Éliezer. Je vous

demande la liberté d'aller consacrer le reste du jour à dire adieu à mes compagnes. Je les aime, j'aime ces lieux où Rachel a reçu la vie, où long-temps Rachel fut heureuse. Il faut les quitter demain : l'envoyé d'Éliezer pardonne sans doute à mes pleurs.

Elle part en disant ces mots, et sort à pas précipités.

Son père cherche à l'excuser auprès du triste Nephtaly. Hélas ! l'infortuné lui-même avait besoin de cacher ses larmes. Il ne répond qu'en parlant de son frère, des respects, des soins, de l'amour dont Rachel va devenir l'objet. Il occupe, distrait Abdias, et l'empêche de s'apercevoir du trouble qui remplit son ame.

La nuit avait étendu ses voiles, lorsque Rachel revint les trouver. La sérénité brillait sur son front. Elle appela Nephtaly son frère. Attentive à remplir envers lui tous les devoirs hospitaliers, elle prépare des peaux d'agneau, pour qu'il repose pendant la nuit, apprête le

festin, couvre de fleurs la table, et s'assied près du jeune Hébreu, en lui présentant le dos du chevreau. Abdias content sourit à sa fille, qui seule anime le repas. Neptaly n'ose l'envisager; et Rachel, sans l'embarrasser de questions ou d'empressemens, abrège et finit la soirée en allant se livrer au sommeil.

Le lendemain, au lever du jour, elle était prête à se mettre en marche. Son père veut l'accompagner, et Nephtaly rend grace au ciel de cette résolution. Rachel, portant les ornemens d'or que Sadoc envoya pour elle, monte sur l'animal tranquille dont Nephtaly tient en main les rênes. Abdias, à côté de lui, les guide dans leur chemin.

Nephtaly, marchait, la tête baissée, sans oser jeter un coup d'œil vers celle qu'il conduisait. Rachel l'observait en silence, se répétait, s'efforçait de croire que Nephtaly ne l'aima jamais; que, lorsqu'il lui sauva la vie, c'était seulement par pitié; qu'il avait brigué le

barbare emploi de la demander pour un autre , et que la sombre mélancolie qu'elle voyait sur son visage n'était que l'effet de son caractère. Après s'être dit ces paroles , elle éprouvait un secret dépit , qu'elle prenait pour de la haine. Son cœur s'en applaudissait , s'exhortait , se promettait de haïr encore plus cet homme si dédaigneux ; mais elle profitait pourtant de la situation du jeune Hébreu pour le regarder sans cesse ; elle en détournait les yeux avec peine , et se reprochait de les y reporter.

Abdias , instruit dès long-temps des plus courts chemins qui mènent à Silo , prend une route différente de celle que suivit Nephtaly lorsqu'il vint à Luza le jour précédent. Ils traversent une longue plaine semée seulement de quelques palmiers , s'approchent des monts d'Éphraïm , et parviennent , vers la troisième heure , au pied des roches de Remnon. Nephtaly , qui suit Abdias sans observer les lieux où il passe , monte après lui

par un sentier étroit , tortueux , hérissé de ronces. La difficulté du chemin , la continuelle attention d'éviter à Rachel les pas dangereux , éloignent , pour quelques instans , ses douloureuses pensées. Après une longue et pénible marche , il arrive , couvert de sueur , sur le haut de ces rocs déserts. Là , jetant devant lui la vue , Nephtaly reconnaît l'endroit où Rachel implora son secours. Il s'arrête , tout son corps tremble , et , par un mouvement involontaire , ses yeux se portent sur Rachel. Rachel attendait ce regard , mais elle ne le soutint pas. Sa tête tomba sur son sein , ses deux mains cachèrent ses larmes. Nephtaly sent fléchir ses genoux , s'appuie contre un quartier de roc ; et le vieillard Abdias se presse de courir à lui : Reposons-nous , dit-il , mon fils ; nous sommes à la moitié de notre course , asseyons-nous ici quelques instans. Abdias , en disant ces mots , tend ses deux bras à sa fille , l'enlève , la mène près de Nephtaly , les fait placer à côté

l'un de l'autre , et s'assied lui-même auprès d'eux.

Après un long et triste silence , Abdias , qui cherche à le rompre , demande au fils de Sadoc dans quel temps , dans quelle occasion , Éliezer a vu Rachel. Nephtaly lui raconte alors comment elle vint dans le tabernacle , comment son frère offrit le sacrifice de deux colombes et d'un agneau , que Rachel présentait au Seigneur pour la guérison de son père. De moi ! s'écrie Abdias , en s'adressant à sa fille : eh ! quelles vaines alarmes te faisaient trembler pour mes jours ? ils n'ont point été menacés. Pourquoi me cacher ton voyage ? pourquoi ta piété filiale n'a-t-elle pas instruit ton père des vœux dont il était l'objet ? On vous trompe , lui répond Rachel ; ce sacrifice n'était pas pour vous. La veille de ce même jour , poursuivie par les Moabites , errante dans ces rocs affreux , j'avais évité le trépas par le secours d'un jeune chasseur , que je laissai mourant après qu'il m'eut sauvée. Je revins

bientôt le chercher ; je ne le retrouvai plus. Inquiète de son sort , tremblante qu'il ne fût tombé dans les mains de nos ennemis , je partis le jour suivant , au commencement de la nuit ; j'allai porter ma faible offrande à la maison du Seigneur , et lui demander de sauver cet homme si généreux à qui je devais la vie. Éliezer pria pour mon père , je priais pour mon bienfaiteur.

Rachel rougit à ces mots ; et Nephtaly, hors de lui-même , s'écrie : O ciel ! que dites-vous ? quoi ! c'était pour l'heureux mortel . . . ? Oui , reprend Rachel , en le regardant , c'était pour mon libérateur ; je croyais ses jours en péril , je croyais . . . j'étais abusée : j'ai su depuis qu'il jouissait et de la vie et du bonheur ; j'ai su qu'il avait oublié ses dangers comme ses bienfaits.

Nephtaly se lève précipitamment à ces dernières paroles : Mon père , dit-il au vieillard , partons , mon frère nous attend.

FIN DU SECOND CHANT.

CHANT TROISIÈME.

Le soleil s'était plongé dans la grande mer ; les troupeaux , déjà rassemblés , descendaient à pas lents des montagnes , lorsqu'Abdias , sa fille et Nephtaly , en approchant de Silo , apperçurent la tente violette qui couvrait le tabernacle. A cette vue , ils s'arrêtent , s'inclinent devant le lieu saint ; et , continuant leur route , après une courte prière , ils arrivent bientôt aux portes.

Là , Sadoc , Eliezer , suivis de leurs parens , de leurs amis , les attendaient depuis plusieurs heures. Là , une troupe choisie des jeunes filles de Silo , vêtues de robes traînantes , portant à la main des bouquets de lis , vient au-devant de Rachel , l'entoure , la couronne de fleurs , et la conduit , comme en triomphe , au pontife qui s'avancait. Rachel se jette à genoux ; Sadoc la relève , l'embrasse , lui présente Eliezer palpitant d'amour et de joie. La modeste Rachel garde le silence.

Son époux , plein de son bonheur , ivre du plaisir de la voir , n'en cherche pas moins son frère. Il l'appelle , lui tend les bras , quitte Rachel pour voler à lui ; et , le ramenant près de son épouse , il joint , il presse leurs mains , qu'il réunit sur son cœur. Ainsi marche Eliezer , au milieu de tout ce qu'il aime. Le pontife suit avec Abdias. Les jeunes filles sont devant eux ; et les habitans de Silo , rassemblés sur leur passage , célèbrent cette douce union par mille cris lancés vers le ciel.

Arrivés à la maison du grand prêtre , Sadoc annonce que , le lendemain , un sacrifice d'actions de grâces sanctifiera l'hymen de son fils. Le peuple se sépare alors , et laisse en liberté les époux.

Sadoc s'empresse d'offrir à ses hôtes les fruits , les rafraichissemens qu'il a préparés pour eux. Il s'occupe sur-tout d'Abdias , lui propose de finir ses jours avec sa fille chérie , de venir habiter Silo : réunissons-nous , lui dit-il ; la vieillesse a besoin d'amis. Il n'en est plus pour notre

âge que dans le sein de sa famille. Le nom de père , qui rend indulgent , attire la même indulgence. Avec ce nom , si doux à porter , on vieillit impunément. Les tendres soins , qui pourraient échapper à votre Rachel , vous seront rendus par Eliezer ; ceux qu'Eliezer pourrait oublier , je les recevrai de Rachel. Nos cœurs confondront nos enfans : nous aurons doublé tous deux nos richesses. Abdias promet de ne plus le quitter ; Rachel lui rend grace de cette promesse. Elle reçoit avec reconnaissance les empressements attentifs de l'amoureux Eliezer ; et Nephtaly , cachant ses douleurs , composant avec soin son visage , sourit à Rachel , à son frère , et les félicite tous deux.

Ainsi se passe le reste du soir. Lorsque les lampes sont près de s'éteindre , Sadoc ordonne à ses fils d'aller attendre le jour dans la maison d'un de leurs parens. Tous deux s'en vont chez Phanuel se livrer au sommeil ensemble. Mais le sommeil , pendant cette nuit , n'approche point de

leurs paupières. Eliezer, qui démêlait la tristesse de Nephtaly, ne l'attribue qu'à son amour pour l'Israélite qu'il cherche. Il croit soulager ses chagrins en lui parlant de cette inconnue, en lui répétant que bientôt il veut la chercher avec lui. Nephtaly tente vainement d'éloigner ces tristes idées, de n'entretenir l'époux de Rachel que du bonheur dont il va jouir ; Eliezer revient toujours au sentiment qui occupe son frère ; Eliezer ne peut être heureux tant que son frère ne le sera point : il cherche à calmer sa blessure, il ne fait que la déchirer.

Enfin l'aurore brillante vient enflammer l'orient. Le nouvel époux se prépare et choisit ses plus beaux habits. Nephtaly se plait à l'en revêtir. C'est Nephtaly qui dispose les longues tresses de sa chevelure, qui les relève avec grace sous sa tiare éblouissante, et vient couvrir ses épaules d'un long manteau hyacinthe, qui jadis, dans les jeux guerriers d'Israël, devint le prix de l'adresse et du courage de Nephtaly. Beau de sa

jeunesse et de son bonheur, Eliezer est encore embelli par les soins, par les dons de son frère. Tous deux retournent auprès de Sadoc. Ils trouvent les lévites en habit de fête, les jeunes filles, le peuple assemblé, attendant à la porte la nouvelle épouse. Elle paraît à leurs yeux, vêtue d'une tunique blanche, le front couvert d'un voile brodé. Craintive, troublée, presque chancelante, elle marche auprès de son père, et refuse de s'appuyer sur le bras de Nephtaly. Eliezer, transporté de joie, vole à la tête des lévites, arrive le premier au tabernacle, s'empresse, amène les victimes, les présente lui-même à Sadoc. Douze bœufs sont immolés. Le peuple s'unit aux vœux du pontife; le peuple demande avec lui que la nouvelle Rachel, aussi belle que la première, soit féconde comme Lia; que les deux époux vieillissent ensemble comme Sara et Abraham. Le même cortège les reconduit, les promène par toute la ville, en chantant des hymnes antiques, en jonchant le chemin de fleurs.

Après cette cérémonie, Sadoc fait signer aux époux l'engagement qu'ils ont contracté. La main d'Eliezer tremblait de joie, celle de Rachel tremblait davantage. Nephtaly s'était éloigné; son frère le cherchait déjà. Il le retrouve, le ramène assister au festin des noces, le place auprès de son épouse; et tandis que le vieux Sadoc fait les honneurs de ce repas à sa famille rassemblée, l'heureux, l'aimable Eliezer ne parle à Rachel et à Nephtaly que de son desir, que de son espoir de vivre toujours entre deux objets également chers à son ame, de voir son frère et son épouse s'aimer entre eux comme il sait les aimer.

Hélas ! Rachel et Nephtaly rougis-
saient en le promettant. Tous deux trem-
blaient d'être coupables en sentant ce qu'ils
exprimaient. Mais Nephtaly compte sur
sa vertu, que l'amitié fortifie; Rachel,
qui n'a pas ce double soutien, s'alarme et
veut fuir le danger. Elle médite un projet
hardi, qu'elle exécutera sur l'heure; et,
profitant d'un moment de tumulte, à la

sortie du festin , elle demande un entretien secret au malheureux Nephtaly.

Ils marchent , sans se regarder , vers le figuier solitaire planté sur le bord du torrent. Rachel s'assied contre le vieux tronc, fait asseoir Nephtaly près d'elle , et d'une voix qu'elle raffermir :

Les momens sont chers , dit-elle , ne les perdons pas à dissimuler. Ne nous cachons point nos combats , mais assurons-nous la victoire. Je vous aime , et vous m'adorez. Je me hâte d'en faire l'aveu : votre vertu ne m'a laissé que ce moyen d'être aussi vertueuse que vous.

J'ignore ce qui s'est passé depuis le fatal moment où je parus aux yeux d'Éliezer ; je veux l'ignorer toujours. Ce que je sais , ce dont je suis sûre , c'est que vous sacrifiez à votre amour pour votre frère l'amour que vous avez pour moi. Ce sacrifice est noble et grand ; mais la cause de vos douleurs en devient à la fois le prix. Vous immolez l'amour à l'amitié , l'amitié du moins vous reste. Ah ! je sens qu'on

n'est point à plaindre, lorsqu'à la gloire de faire son devoir on peut joindre les consolations que nous donne un sentiment tendre.

Nephtaly, je n'ai point de frère. Je suis l'épouse d'Eliezer, et c'est vous que j'aurais choisi; c'est à vous que je dois la vie. Pensez-vous que votre bienfait, l'admiration que m'inspire votre douloureux sacrifice, le spectacle continuel de vos combats, de vos triomphes, n'augmenteront pas, chaque jour, le sentiment que je dois éteindre? Vainement vous serez vainqueur, vos victoires m'affaibliront. Plus je vous verrai malheureux, plus vous me paraîtrez aimable. Je me défendrai contre mes tourmens, je ne soutiendrai pas les vôtres: c'est à vous de me secourir. Fuyez, fuyez loin de ces lieux. Si votre vertu n'en a pas besoin, que ce soit du moins pour la mienne, que ce soit pour le bonheur de votre frère, dont, près de vous, je vous déclare que je ne puis m'occuper. Cherchez, inventez un prétexte; mais éloignez-vous

de Rachel. Revenez , s'il se peut , guéri , ou bien ne revenez jamais.

Elle dit , et veut retourner à la maison du pontife. Nephtaly, pour la retenir, fait un mouvement et saisit sa main. Mais à peine l'a-t-il touchée, qu'il retire la sienne avec effroi, se recueille, cherche à rappeler ses forces qui l'abandonnent, et, sans lever les yeux sur Rachel, prononce ces tristes paroles :

Ma sœur, ma sœur, ne craignez rien, je ne répondrai qu'à vos derniers mots. Je vous engage ma foi de partir dès cette nuit même. Je ne vous reverrai jamais.... jamais je ne reverrai mon frère..... Ah ! pardonnez à mes pleurs, j'ai le droit d'en verser pour lui.

Je sens que j'aurais dû vous fuir sans vous avoir répondu ; mais votre repos, celui de mon frère, me commandent de vous instruire qu'Éliezer, jusqu'à ce jour, n'a pas seulement soupçonné que j'avais pu vous voir avant lui. Il ignore, et je l'ignorais, que Rachel était cette Israélite.....

Il suffit, ma sœur; que cette entrevue demeure un secret éternel entre mon cœur et votre vertu; qu'Eliezer ne pénètre point ce que fit pour lui l'amitié, il ne pourrait plus être heureux, je perdrais le fruit de mon sacrifice.

Il me reste encore à remplir un devoir, que votre gloire m'impose. Je veux, je vais remettre en vos mains le seul bien que je possédais, le seul gage qui me soit resté d'un amour désormais coupable. Reprenez ce voile si cher que vous laissâtes tomber à mes pieds, ce voile, qui, depuis ce jour, reposa sur mon triste cœur. Le voilà, Rachel..... Retournons, je tremble que cet entretien ne cesse d'être innocent. Qu'il soit du moins utile à mon frère: demain, quand cet infortuné, donnant des larmes à mon départ, n'aura plus que vous pour le consoler, dites-lui, ma sœur, dites-lui: Nephtaly m'a confié ses peines; il ne peut vivre sans cette inconnue, qui règne avec vous sur son âme; il est allé mourir en la regrettant. Ma sœur, vous pourrez le jurer.

A ces mots , d'une main tremblante ,
Nephtaly présente le voile. Rachel le prend
sans répondre , et le jette sur son visage.

Ils retournent ensemble vers la maison ;
Sadoc venait au-devant d'eux. Il embrasse
sa fille Rachel , il se plaint de sa longue
absence , et la conduit vers sa famille qui
la redemande à grands cris. Nephtaly la
quitte , s'éloigne , s'occupe de l'éviter , et
cherche des yeux Éliezer.

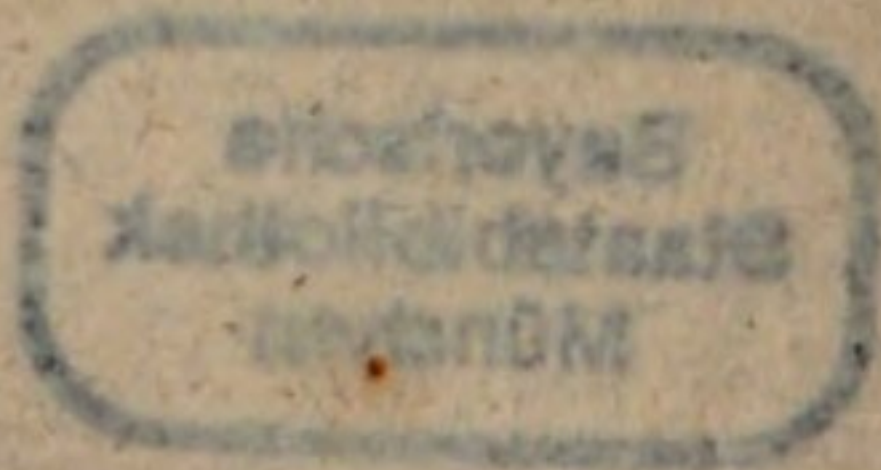
Mais Éliezer s'était apperçu que son
épouse et son frère avaient quitté la salle du
festin. Cédant au besoin qu'éprouvait son
cœur de se trouver toujours avec eux , il les
avait suivis de loin ; et , les voyant assis en-
semble , il avait pris un long circuit , pour
les rejoindre sans être apperçu. Ce n'était
ni par méfiance , ni même par curiosité.
Éliezer n'avait pas l'idée de surprendre les
secrets d'un frère ; il savait que ce frère
si cher n'avait point de secrets pour lui.
L'heureux , le tendre Éliezer , sans projet ,
sans réflexion , se livrait à ce sentiment
doux , à cette candeur confiante , aimable



compagne de l'amitié, qui ne craint jamais d'offenser parce qu'elle ne peut être offensée, et se permet facilement tout ce qu'elle pardonnerait.

Comme il s'approchait derrière le feuillage, il voit Nephtaly donner à Rachel le voile qu'il portait dans son sein, et qu'Éliezer connaissait pour être celui de l'Israélite; il entend les derniers mots prononcés par Nephtaly. Ces mots, ce voile, lui découvrent tout. Éliezer apprend à la fois et les tourmens et la vertu de son frère, et le malheur de Rachel. Il demeure morne, immobile, la tête penchée sur sa poitrine, les bras étendus vers la terre, appuyé contre le figuier. Il ne voit, il n'entend plus rien. Ses yeux sont couverts de ténèbres. Son ame a perdu l'existence par la force de la douleur. Semblable à l'homme frappé de la foudre, il a vu l'éclair, et senti la mort.

Pendant ce temps, Rachel et son frère avaient regagné la maison de Sadoc. Lorsque Eliezer revient à lui, ses regards les



cherchent en vain. Il éprouve une horrible joie de se voir libre et solitaire. Il se traîne au bord du torrent, considère son onde écumante, en mesure la profondeur, et, tout-à-coup, s'abandonnant à son affreux désespoir :

Dieu de bonté, s'écria-t-il, je n'implore que ta justice. Si j'étais seul à souffrir, mon respect pour tes saints décrets me ferait supporter mes maux. Mais mon épouse, mais mon frère, ne sont malheureux que par moi. Ils le seront, chaque jour, davantage ; ils le seront tant que je verrai la lumière. Il n'est plus en mon pouvoir de refuser leur sacrifice ; il ne m'est pas permis de l'accepter ; il m'est défendu d'en gémir avec eux. Tout ce qui console la vie, l'amour, l'amitié, la vertu, se réunit et se divise, pour multiplier mes tourments (Dieu puissant ! sois mon juge : mon frère veut mourir pour moi, sa mort me rendra plus à plaindre ; la mienne lui donne la paix.

Éliezer, à ces mots, va s'élancer au mi-

lieu du gouffre. Mais , dans ce moment , ses yeux égarés se portent sur sa maison , sur cette maison qu'habite son père , où le bon vieillard l'éleva , où il entend les chants de joie , les vœux qu'on fait au ciel pour lui. A cet aspect , il s'arrête , saisit d'une main le figuier sauvage , s'assure un appui contre lui-même ; et, contemplant ce siège de gazon , où tant de fois , depuis son enfance , il s'est assis avec Nephtaly , où tant de fois ils se sont juré de vivre , de mourir ensemble , Éliezer sent succéder à ses transports une tristesse plus calme. Éliezer n'avait pas pleuré , les larmes coulent de ses yeux ; et ces larmes , qui le soulagent , lui rendent ses facultés , sa raison , sa douceur naturelle : Non , non , dit-il en sanglotant , non , je ne puis mourir ici. Je ne profanerais point , par un trépas volontaire , l'asile de la nature , la retraite de l'amitié. Ce lieu , où m'embrassa mon père , où mon frère m'a tant aimé , c'est un lieu saint , un lieu redoutable. La douleur la plus légitime n'a pas le droit d'en troubler la paix. Fuyons ,

Fuyons , allons chercher , pour me livrer au désespoir , une terre qui ne soit pas celle du bonheur et de la tendresse.

Éliezer , d'un pas rapide , remonte alors la rive du torrent. Il trouve des quartiers de roc , qui rendent aisé le passage , gagne l'autre bord , gravit la montagne , et s'enfonce dans le désert.

Cependant Nephtaly surpris cherchait et demandait son frère. Rachel , Sadoc , Abdias , voyant les heures s'écouler , croyaient Éliezer au tabernacle , occupé de prier le Seigneur. Le jour a fait place à la nuit ; et Nephtaly , sombre , inquiet , est revenu du tabernacle. Il retourne parcourir le champ , s'arrête au figuier sauvage , appelle à haute voix Éliezer : il n'entend que le bruit de l'onde , qui roule en se précipitant. Plus alarmé qu'il ne veut le paraître , il interroge son père , sa famille , ses amis , presse ses questions avec impatience , n'attend pas qu'on lui réponde. Il s'agite , il court , revient , découvre enfin qu'on a vu son frère s'avancer au bord du

torrent. Aussitôt l'ardent Nephtaly , qui oublie à la fois Rachel , et son amour et ses projets , prend une longue branche de pin , l'allume au milieu du foyer , et , s'éclairant avec sa flamme , il s'élance , il vole aux deux rives.

Les jeunes lévites , amis , compagnons du malheureux Éliezer , imitent à l'instant son frère. Tous , portant des bois allumés , suivent de loin Nephtaly , se précipitent dans les sentiers , gravissent les roches désertes. Ils se répandent dans les montagnes , ils se dispersent en jetant des cris. Sadoc , Abdias , Rachel , demeurés sur l'autre bord , écoutent ces cris douloureux : et les échos qui les répètent , la profonde horreur des ténèbres , le spectacle de ces feux errans promenés dans l'obscurité , tout augmente le saisissement , la terreur qui glace leurs ames.

La nuit se passe dans ces tristes soins ; Éliezer n'est point retrouvé. Long - temps après le lever du jour , Nephtaly , les cheveux épars , couvert d'une paleur mortel-

le, les pieds déchirés et sanglants, revient auprès de Sadoc. Il serre sa main, sans prononcer une parole, il ne regarde pas Rachel. Debout, immobile, muet, il présente à ses compagnons la nourriture qu'on vient lui offrir, rafraîchit seulement ses lèvres, s'enveloppe d'une peau de loup, prend son arc, ses flèches terribles, et veut repartir à l'instant.

Mais on voit paraître un vieux pâtre, portant dans ses mains quelques vêtemens souillés de sable et de limon. Nephtaly jette un cri d'effroi; le vieux pâtre s'adresse à Sadoc : Reconnaissez - vous, lui dit-il, l'habit que portait votre fils ? En disant ces mots, il pose à ses pieds la tiare d'Éliezer et le manteau hyacinthe dont son frère l'avait revêtu. Sadoc, en les appercevant, tombe dans les bras d'Abdias. Nephtaly se jette sur le manteau, y attache ses lèvres pales, s'écrie : O mon frère ! ô mon frère ! et perd la voix et le sentiment. Bientôt, revenant à lui-même, il brise son arc, son carquois, déchire en lam-

beaux sa tunique , et se rapprochant du vieux pâtre : Réponds , dit-il , d'un accent farouche. Dans quels lieux , dans quel moment , as-tu trouvé ces dépouilles ? Ce matin , à l'aube du jour , reprend le vieillard effrayé , auprès de cette roche nue , d'où l'on voit tomber les eaux du torrent ; la tiare était sur le bord , le manteau plus loin , au milieu des ondes.

Nephtaly regarde le pâtre , et lui fait signe de se retirer. Les jeunes lévites s'empresent autour du sombre Nephtaly ; mais Nephtaly les repousse , il demande qu'on le laisse seul. Les lévites , en gémissant , s'éloignent , s'en vont , dans Silo , répandre la triste , l'affreuse nouvelle de la mort d'Éliezer. Le peuple entier , qui l'aimait , jette au ciel des cris de douleur , se couvre la tête de cendre , se condamne à dix jours de deuil. Tout Israël pleure le fils du bienfaiteur d'Israël. Hélas ! le malheureux Sacerdoc , que Rachel rendait à la vie , entend ces accens lamentables. Il tombe à genoux , élève ses bras , et s'écrie d'une faible

CHANT TROISIÈME. 103

voix : Éliezer ! Éliezer ! ô mon cher Éliezer ! A ce nom , Nephtaly accourt , se précipite dans le sein du vieillard , veut parler , ses sanglots l'oppressent ; il ne peut , après de longs efforts , que répéter avec son père : Éliezer ! Éliezer ! ô mon cher Éliezer !

FIN DU CHANT TROISIÈME.

CHANT QUATRIÈME.

SOIXANTE et dix jours s'étaient écoulés. Sadoc, aux portes du tombeau, avait longtemps espéré la mort ; mais la tendresse de Nephtaly, les soins attentifs de Rachel avaient renoué la trame de sa languissante vie. Abdias ne le quittait point, et lui parlait d'Éliezer, que tous deux appelaient leur fils. Ce nom commun leur faisait trouver des charmes à pleurer ensemble. La triste Rachel, en habits de deuil, la tête couverte d'un voile funèbre, partageait entre eux ses consolations. Nephtaly, devenu farouche, ou craignant peut-être, sans se l'avouer, de se trouver auprès de Rachel, Nephtaly passait les longues journées, seul, assis au pied du figuier. Là, ses mains avaient élevé un humble tombeau de gazon. Là, sous une pierre polie, il a renfermé les dépouilles qui lui restaient de son frère. Ce vain tombeau trompe sa douleur. Nephtaly s'y rend dès l'aurore : il lui semble qu'il y souffre moins,

il s'y croit plus près de celui qu'il pleure.

Cependant le vieillard Sadoc, observateur religieux des préceptes de Moïse, voyant finir le deuil de Rachel, fait appeler Nephtaly. Mon fils, lui dit-il, en présence d'Abdias et de sa fille, tu connais la loi des Hébreux. Elle t'ordonne de prendre pour femme la veuve que laissa son frère. Le nom chéri d'Eliezer ne doit pas périr en Israël; c'est à tes enfans à le faire revivre.

A ces paroles, Nephtaly se reproche la joie qu'il éprouve. Son front se colore, et ses yeux se baissent; son cœur à la fois palpite et gémit. Le bonheur dont il va jouir lui semble offenser sa piété.

O mon père, répond-il, dès long-temps j'adore Rachel. En obéissant à la loi, je satisferai mon vœu le plus cher. Mais, Eliezer n'est plus, comment oserais-je être heureux? Rachel, pardonnez ce langage; pardonnez-moi tous de vous demander qu'aussitôt après cet hymen, la retraite la plus profonde nourrisse, aug-

mente , s'il est possible , mon éternelle douleur.

Mon cher fils , interrompt Sadoc , j'ai prévenu tes desirs. Je viens d'annoncer aux anciens du peuple que je remettais dans leurs mains et l'encensoir et l'éphod. Mes bras tremblans ne peuvent plus immoler les victimes saintes ; mon esprit , affaibli par l'âge , n'est plus capable de célébrer les louanges de l'Éternel. Si mon Éliezer vivait , j'aurais encore toutes mes forces. Les anciens voulaient te choisir ; j'ai refusé pour toi cet honneur. J'avais déjà lu dans ton ame le besoin de la solitude. Oui , Nephtaly , renfermons - nous , cachons-nous à tout l'univers. Les malheureux ne sont bien qu'ensemble. Abdias , ton épouse et moi , nous saurons t'aimer et pleurer.

Il saisit alors la main de Rachel , l'unit à celle de son fils , en déclarant , selon la loi , que les fruits de leur hyménée auront les droits et le nom des enfans d'Éliezer. Il demande au Dieu de Jacob de bénir le nouveau lien qui le rend deux fois père

de Rachel. Les époux, en l'écoutant, osent à peine jeter l'un sur l'autre un seul regard mêlé de douleur, de piété, de timide amour.

Depuis cet instant, Nephtaly, Rachel, Sadoc et le vieux Abdias, devenus étrangers au monde, se croyant seuls sur la terre, et n'ayant besoin que de souvenirs, ne vivent plus que pour l'amitié, la tendresse, le travail. Abdias, du prix des troupeaux et de la maison qu'il avait à Luza, augmenta le champ de Sadoc, y planta des vignes et des oliviers. Ce champ nourrissait la famille; il laissait encore dans leurs mains de quoi soulager quelques indigens. Les pauvres étaient les seuls hommes qu'ils n'eussent pas oubliés. Nephtaly, levé dès l'aurore, allait ouvrir le sein de la terre, y semait l'orge et le froment; ou bien, il émondait la vigne, plaçait des appuis sous ses jeunes ceps, ou cultivait ses oliviers. Quand le soleil, au haut de son cours, enflammait par-tout l'horizon, Nephtaly, couvert de sueur, regagnait son paisible

asile. Rachel venait au-devant de lui ; et le seul aspect de Rachel délassait son heureux époux. Il marchait près d'elle , en tenant sa main jusqu'à la table où les vieillards assis se levaient pour venir l'embrasser. La diligente épouse apportait l'unique mets qu'elle avait préparé. Ils prenaient ensemble un frugal repas , qui se prolongeait souvent par le seul plaisir de le prendre ensemble. Tous ensuite s'en allaient au champ partager les travaux champêtres ; et , quand le soleil se cachait dans les nuages de l'occident , Rachel se rendait avec son époux auprès du tombeau de son frère. Tous deux se mettaient à genoux , appuyaient leurs visages contre la pierre, y méditaient en silence ; ou , s'ils s'y parlaient quelquefois , c'était toujours d'Eliezer ; c'était pour se rappeler ou ses actions ou ses paroles : jamais aucun autre entretien ne profana ce lieu de douleur ; jamais Rachel et Nephtaly n'osèrent s'y donner le nom d'époux.

CHANT QUATRIÈME. III

Ainsi s'écoulaient les jours et les mois. Douze lunes se renouvelèrent , Rachel était mère d'un fils. Il eut le nom d'Eliezer. Ce nom semblait augmenter l'amour de ses parens pour lui. Jamais il ne fut de plus bel enfant ; jamais la grace et l'intelligence ne s'annoncèrent aussi vite que dans le jeune Éliezer. A peine âgé de quatre ans , il comprenait , il retenait tout ce que lui disait Sadoc. Ce bon vieillard ne pouvait le quitter. Il l'arrachait des bras de Rachel , pour le porter dans ses faibles bras ; il le conduisait dans le champ , l'élevait par-dessus sa tête , afin qu'il cueillît de ses jeunes mains les fruits dont l'éclat l'attirait ; il inventait pour lui des plaisirs , et les partageait sans ennui. Ce vénérable pontife , dont la barbe blanche couvrait la poitrine , jouait souvent sur le gazon avec l'enfant de Nephtaly : le vieux Abdias se mêlait aux jeux ; et Rachel , qui les contemplait , en filant l'habit de son père , laissait échapper son fuseau , pour

essuyer les larmes de joie qui se mêlaient à son doux sourire.

Bientôt l'enfant , devenu plus fort , demande à Sadoc des soins plus sérieux. Sadoc veut être seul chargé de l'élever et de l'instruire. Il lui apprend à lire la loi sainte, il grave dans son jeune cœur les préceptes de l'Éternel. Éliezer sait déjà les commandemens donnés à Moïse. Il répète les grandes merveilles que manifesta le Seigneur pour tirer son peuple d'Égypte. Il charme Sadoc et sa mère par sa mémoire, par son esprit ; et, quand Nephtaly revient du travail, le jeune Eliezer, assis sur les genoux de son maître, de son aïeul, de son ami, raconte à son père étonné comment Joseph, vendu par ses frères, les nourrit et leur pardonna. Le vieillard écoute l'enfant, en prononçant à voix basse chaque mot qu'il a prononcé. Il croit apprendre de lui cette belle et touchante histoire ; il s'attendrit pour le vieux Jacob lorsqu'on lui ravit Benjamin, alors il serre

Éliezer plus près contre sa poitrine ; et Nephtaly , regardant Rachel , ne peut retenir ses pleurs toutes les fois que l'enfant répète le nom de frère.

Neuf ans se sont déjà passés. Éliezer sort quelquefois seul. Il possède un arc et des flèches. Vif, adroit, comme son père, il poursuit, le long du torrent, le héron et l'aigle marin. Bientôt il traverse les eaux, gravit au sommet des montagnes, et va chercher les jeunes faons. Rachel et Sadoc murmurent de ces courses solitaires ; Nephtaly, plus indulgent, sourit au jeune Éliezer. Il se plaît à voir son courage précéder de si loin sa force ; et l'enfant, qui s'en apperçoit, se livre à son goût pour la chasse.

Ce goût augmente en peu de temps. Chaque jour, après avoir partagé le repas commun, Éliezer, s'armait de son arc, et, s'échappant avec vitesse, disparaissait jusques au soir. Il revenait, à la nuit, rapportant toujours des ramiers, ou des dattes

fraîchement cueillies. Les fruits étaient pour Rachel, les oiseaux, étaient pour Sadow. La mère et l'aïeul étonnés ne comprenaient qu'avec peine comment leur fils, si faible encore, pouvait atteindre au sommet des palmiers. Ils lui reprochaient de trop s'exposer, sur-tout de trop s'éloigner d'eux. Mais Eliezer avait l'art de rassurer leur tendresse, de bannir leurs inquiétudes, et savait, en les caressant, se conserver sa liberté.

Un jour, l'enfant, contre sa coutume, était sorti dès l'aurore, et l'heure du sacrifice du soir s'écoula sans qu'il fût revenu. Rachel, versant déjà des larmes, avait envoyé Nephtaly le chercher autour du torrent. Elle-même, parcourant ses bords, s'était assise au pied du figuier, quand tout-à-coup elle l'apperçoit. La pâleur couvrait son visage, ses yeux étaient baignés de pleurs. Qu'as-tu, mon fils? s'écria Rachel; hâte-toi d'instruire ta mère. Hélas! lui répondit l'enfant, mon cha-

grin trahit un secret que j'avais juré de ne jamais dire. C'est à vous seule que je le confie. Vous le garderez, ô ma mère, vous le garderez, j'en suis sûr, et vous secourrez mon ami.

A ces mots, Rachel plus surprise promet à son fils tout ce qu'il demande, essuie doucement ses larmes, l'écoute en le caressant.

Vous allez apprendre, dit Eliezer, pourquoi si souvent je vous quitte. Quand vous m'aurez entendu, vous me pardonneriez bientôt.

C'était dans la lune dernière que j'osai hasarder, un jour, de traverser le torrent. Je descendais la rive opposée, quand je découvris, assis sous un roc, un pauvre couvert de lambeaux. Ses cheveux tombaient sur son front, sa barbe descendait sur son sein, qu'il avait à demi nu. Son visage était livide, il semblait malade et souffrant. Il ne m'effraya pourtant point; au contraire, il m'intéressa. J'avais avec

moi quelques fruits emportés de votre table, j'allai les lui présenter. Il me regarda fixement: Mon fils, dit-il, je n'ai pas besoin de ce que m'offre votre bienfaisance; mais j'ai besoin de connaître un bienfaiteur tel que vous. Quel est votre nom, mon fils? quels sont les heureux parens à qui le Seigneur a donné des enfans le plus charitable? Je suis Eliezer, répondis-je; le vénérable Sadoc, l'ancien pontife d'Israël est mon aïeul; ma mère a nom Rachel, mon père Nephtaly. En respectant, en aimant les pauvres, j'obéis à leurs préceptes.

A peine avais-je dit ces mots, que cet homme, s'avancant vers moi, me prend dans ses bras, m'enlève et me tient longtemps contre sa poitrine. Il ne disait rien, mais il soupirait; et je sentais ses larmes couler sur mes joues. Ne vous étonnez pas, reprit-il, de l'amitié que je vous témoigne. Je dois la vie à Sadoc; je n'ai pu voir son petit-fils sans éprouver ce transport, dont vous ne vous offensez pas.

Alors il se mit à sourire ; et je vis bien que son visage n'y était pas accoutumé. Je pris sa main : Suivez-moi, lui dis-je, je vais vous conduire auprès de Sadoc. Il me caresse toujours davantage, quand je lui amène des pauvres. Non, ajouta-t-il, en baissant les yeux, je suis exilé de Silo, pour un crime involontaire. Je serais perdu, si j'y paraissais. Voyez, mon enfant, quelle est ma confiance : vous avez ma vie en vos mains. S'il vous échappe de révéler à quelqu'un que je suis caché dans cette montagne, que vous m'y avez rencontré, l'on viendra m'arracher d'ici pour me livrer à d'affreux tourmens.

Ces paroles me firent trembler. Je lui promis de garder son secret, et de revenir le voir. J'y retournai dès le lendemain ; il m'attendait au même endroit. Content de mon exactitude, et se fiant à mes promesses, il me conduisit jusqu'à sa retraite. Cette retraite n'est pas loin d'ici. C'est une grotte peu vaste, cachée parmi des

rochers , où je ne vis autre chose que quelques branches de dattier. Les dattes étaient sa nourriture , les branches formaient son lit. Voilà ma maison , me dit-il ; je ne me flatte pas , mon fils , que rien puisse vous y rappeler. Vous me rendriez pourtant bien heureux , si vous y veniez quelquefois. Ce matin , dès le point du jour , j'ai couru toute la montagne ; je suis parvenu , à force de soins , à m'emparer de deux ramiers vivans. Puisque vous aimez les oiseaux , je vais m'appliquer à les prendre ; le desir de vous complaire me tiendra lieu de force et d'adresse.

Alors il me donna deux ramiers dans une cage de joncs. Ce sont les premiers , ma mère , que je suis venu vous offrir. Tous les dons que je vous portais ne me venaient que de lui. Cet homme si bon , occupé de moi tout le temps qu'il ne me voyait pas , tendait des pièges aux colombes , allait chercher les fruits les plus beaux. Il venait ensuite m'attendre : je le

trouvais assis à sa porte , avec ses présens à la main. La joie que me causaient ces présens passait aussitôt dans ses yeux. Il m'embrassait , me plaçait près de lui , quelquefois sur ses genoux ; et , lorsqu'il m'avait long-temps regardé , nous nous entretenions ensemble. Il me parlait de vous , ma mère , de mon père , de mon aïeul. Il s'intéressait à votre bonheur ; il me faisait répéter tout ce que vous aviez dit. J'aimais ces douces conversations , je me plaisais à visiter un si tendre , un si bon ami ; je me disais : Puisque je suis le seul au monde qui puisse le consoler , je suis obligé de le voir souvent.

Aujourd'hui , dès le grand matin , j'ai retourné près de lui , parce qu'hier il était malade. J'ai pris en secret du lait dans un vase , dans l'espérance que ce lait lui ferait peut-être du bien. Ah ! ma mère , depuis hier , le mal est devenu plus grave . Je l'ai retrouvé sur son lit. Il a pris le lait que je lui portais , m'a serré la main ,

m'a remercié ; mais j'ai vu qu'il faisait des efforts pour me cacher ses souffrances. Je n'ai pas voulu le quitter, et j'y serais encore, ma mère, s'il ne m'était venu l'idée que vous pouvez le secourir. Oh ! venez, venez avec moi, vous lui sauverez peut-être la vie.

Ainsi parle Eliezer. Rachel l'embrasse avec des sanglots : Aimable enfant, lui dit-elle, que ton jeune cœur est sensible et bon ! que je suis heureuse d'être ta mère ! Oui, mon fils, je vais te suivre ; ne perdons pas un instant.

Elle se lève, court à sa maison ; Nephtaly venait d'y rentrer, après avoir cherché son fils. Rachel se hâte de lui redire tout ce qu'elle vient d'apprendre. Elle fait pleurer son époux de joie et d'attendrissement. Nephtaly veut les accompagner à la grotte du solitaire. Il prend avec lui de l'huile, du vin ; Rachel se munit d'autres provisions ; et, conduits par Eliezer, ils s'avancent vers la montagne.

Eliezer pressait leurs pas. A la porte de la caverne , l'enfant les prie de s'arrêter. Il entre seul , et dit au solitaire , couché sur son lit de douleur : O mon ami , pardonnez - moi , j'ai révélé votre secret , dans l'espoir de vous être utile. Ne vous alarmez pas , mon ami , je vous amène mon père et ma mère.

Que dis-tu , mon fils ? s'écrie le mourant , en se soulevant à moitié. Quoi ! Nephtaly , quoi ! Rachel , je vous embrasserais encore ! ô Dieu de bonté ! donne-m'en la force.

A ces paroles , à cette voix , Nephtaly jette un cri terrible : il a reconnu ces accents. Il s'élance dans la caverne , vole , tombe , embrasse son frère. C'est lui , c'est Eliezer. Rachel revoit son premier époux. Muette , immobile , interdite , elle soutient Nephtaly , dont la tête demeure penchée sur la poitrine de son frère ; l'enfant surpris promène sur eux des regards remplis de larmes ; et le mourant Elie-

zer , passant son bras autour de Nephtaly , tend une de ses mains à Rachel , et dit à l'enfant de ne pas pleurer.

Lorsqu'une émotion aussi vive eut laissé quelque calme à leurs sens , tous trois se contemplent l'un l'autre , sans pouvoir encore se parler. Eliezer le premier raffermir sa voix presque éteinte , et , s'appuyant sur son frère , il lui adresse ces mots :

Nephtaly , le temps me presse ; laisse-moi profiter du dernier instant où je peux encore t'appeler mon frère. Ne trouble pas la sainte joie que j'éprouve en te revoyant. Songe , ô mon unique ami , que ton Eliezer expire plus heureux qu'il n'a vécu.

Le jour même de mon hyménée , je te vis , auprès du figuier , rendant à Rachel le voile que tu portais dans ton sein. Ce seul mot te dit tout , mon frère ; je fis ce que tu aurais fait.

J'eus soin de laisser sur le bord des eaux mes vêtemens souillés de limon , pour que

l'on ne doutât point de ma mort, pour que la loi te prescrivit de devenir l'époux de ma veuve. Je me répétais : Il pourra jouir de la moitié du bonheur ; et je me sentais la force de vivre.

Je partis, sans tenir de route. Je m'éloignai de Canaan, et gagnai la terre d'Emath. J'espérais oublier Rachel ; vain espoir ! je ne pouvais vivre sans Rachel et sans mon frère. Je me trouvais dans l'univers, solitaire, abandonné, comme la grappe oubliée sur le cep qu'on a vendangé. Après neuf ans de malheurs et de malheurs inutiles, qui ne me donnaient ni la mort, ni cet oubli que je poursuivais, je revins malgré moi vers Silo. Je m'arrêtai dans ces montagnes. Là, je me cachais tout le jour ; toutes les nuits, j'allais errer autour de votre demeure. Je tremblais d'être aperçu, je brûlais de vous apercevoir.

Enfin, un soir, assis derrière un roc, vis-à-vis le figuier sauvage, je vis, je

reconnus mon frère , conduisant par la main Rachel. J'eus besoin d'embrasser le roc , pour ne pas m'élancer vers vous. Vous vîntes vous mettre à genoux auprès d'un tombeau de gazon , vos pleurs coulèrent sur cette tombe , et j'entendis le nom d'Éliezer prononcé parmi vos sanglots. Ah ! mon frère , ah ! mon épouse , ce seul instant me paya de neuf années de douleur. Ils m'aiment toujours , m'écriai-je , je n'osai plus me trouver malheureux.

Je résolus , dès ce moment , de fixer ici ma demeure. Je cherchai , je trouvai cette grotte. Les fruits des dattiers me nourrirent , l'onde du torrent m'abreuva. Je vous voyais tous les soirs : hélas ! que me manquait-il ? Je me reprochais vos larmes , mais j'en jouissais en me les reprochant ; j'aurais désiré vous voir consolés , mais j'en aurais été plus à plaindre.

Le ciel m'envoya bientôt un bonheur encore plus grand. Je rencontrai votre fils , je l'attirai par mes dons , par mes tendres

soins , par mon amitié. O qu'il m'a fait passer de doux momens ! ô quel transport éprouvait mon ame , quand , le tenant sur mes genoux et le contemplant en silence , je me disais : Voilà l'enfant de Rachel et de Nephtaly ! dans lui vivent réunis et mon épouse et mon frère ! Je le pressais sur mon sein , et je m'imaginai vous embrasser tous deux ; il me rendait mes caresses , et je me croyais dans vos bras.

Ce bonheur s'est écoulé comme les heures d'une matinée. Je vais mourir , ô mon frère ; bénissons l'arrêt du Seigneur ! Il fallait bien payer de ma mort le plaisir de te voir encore : ce plaisir n'est pas trop payé. Que ne puis-je aussi presser sur mon sein mon vertueux et bon père ! Vous lui direz..... Ah ! vous lui direz..... ou plutôt , cachez-lui ma mort. Ne rouvrez point sa blessure ; qu'il ne pleure pas de nouveau le fils qu'il a tant pleuré. Approche-toi , Nephtaly ; approchez-vous aussi , Rachel ; et toi , mon cher Éliezer , mon

enfant, mon fils, mon dernier ami, viens, viens me donner ta main. Joignez-y tous deux la vôtre; que je les réunisse sur mon cœur. Hélas! il ne palpite plus; cependant il vous aime encore..... Adieu, j'expire, consolez-vous, soyez heureux, sans m'oublier.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER
CHANT.

DIALOGUE

ENTRE

DEUX CHIENS,

NOUVELLE

IMITÉE DE MICHEL DE CERVANTES.

DIALOGUE

ENTRE

DEUX CHIENS.

L'AUTEUR de Don Quichotte a fait douze Nouvelles, qui toutes sont agréables, mais dont trois sur tout méritent d'être distinguées par l'intérêt, l'originalité, la philosophie, que le peintre de Dorothée et de Sancho savait si bien répandre dans ses ouvrages. L'une de ces Nouvelles est *la Force du Sang*, qu'on a déjà lue dans mes *Mélanges* sous le titre de *Léocadie*. Dans une autre, où l'auteur raconte qu'un homme, malade à l'hôpital de Valladolid, entendit pendant la nuit une conversation qu'avaient ensemble les deux chiens qui gardaient l'hôpital, Cervantes se sert de cette bizarre fiction pour faire une critique fine et philosophique des mœurs, des usages de son pays. En-

fin , dans la nouvelle , qui porte le nom de *Rinconet et Cortadille* , il nous représente au naturel une espèce d'hommes , fort commune de son temps en Espagne , et dont la police a purgé depuis les grandes villes : ce sont des vauriens , des filoux , formant un corps , ayant des statuts , des règles , composant une société , peu respectable , mais fort gaie. Cervantes les a peints avec un comique , une vérité , qui sans doute ont servi de modèle pour la caverne de Gilblas. Son excellent esprit n'a pas laissé échapper cette occasion d'attaquer par le ridicule , arme qu'il maniait si bien , les petites pratiques superstitieuses que ces fripons mêlaient à leurs désordres. Cervantes , né dans le seizième siècle , et en Espagne , était peut-être le seul alors qui sût que la superstition est la plus mortelle ennemie de la religion , et qu'on honore l'une en détruisant l'autre.

Pour éviter des longueurs , des traits d'un goût qui n'est pas le nôtre , j'ai réuni au Dialogue des Deux Chiens la Nouvelle de

Rinconet et Cortadille; j'y ai joint encore *l'Histoire de Ruperte*, épisode qui m'a paru piquant dans le roman de Persiles et Sigismonde, le dernier ouvrage du même auteur; enfin j'ai abrégé, supprimé beaucoup de choses, ajouté même quelquefois; mais tout ce qu'on trouvera de bon appartient à Cervantes, et si l'ouvrage ne plaît point, la faute en est sûrement à moi seul.

Voici comment les deux chiens espagnols, nommés Bergance et Scipion, commencent leur entretien :

BERGANCE.

Mon ami Scipion, abandonnons pour cette nuit la garde de l'hôpital; et viens jouir, dans cet endroit écarté, de la faveur inattendue que nous accorde le ciel.

SCIPION.

Mon frère Bergance, je t'entends parler, je sens que je parle, et je ne puis le croire. Je te dirai même que cette merveille me fait craindre quelque calamité publique; car on sait qu'elles sont toujours annoncées par des prodiges.

BERGANCE.

Je regarde comme un prodige bien plus effrayant ce que j'ai entendu dire l'autre jour à un habitant d'Alcala.

SCIPION.

Qu'a-t-il dit ?

BERGANCE.

Que de cinq mille étudiants qui sont à l'université, il y en a deux mille qui apprennent la médecine. Voilà ce qui annonce véritablement une calamité publique. Mais, sans nous embarrasser comment et pourquoi nous avons l'usage de la parole, profitons-en : je vais te raconter ma vie ; demain, tu me diras la tienne.

SCIPION.

Je le veux bien ; à condition que, si tu deviens ennuyeux, il me sera permis de t'en avertir, sans que cela te fâche.

BERGANCE.

Me fâcher contre mon ami, parce qu'il m'avertirait de mes défauts ! tu me prends donc pour un homme ? Au contraire, je t'en serai obligé. Je te prévienne que j'ai

des dispositions au bavardage ; c'est à toi de m'arrêter à temps.

Je crois être né à Séville, chez un boucher qui m'apprit, dès l'enfance, à aboyer les mendiants, à mordre les autres chiens, à saisir les taureaux par les oreilles. Ces exercices me déplaisaient ; quand on m'excitait à courir sur un pauvre, je n'y allais qu'à regret, et quand je mordais les bœufs pour les faire marcher plus vite à la boucherie, je ne sais quoi me disait que j'aurais dû mordre plutôt ceux qui allaient les égorger. Je quittai donc bientôt cette maison de meurtres, et je gagnai la campagne, où je rencontrai un troupeau de moutons.

Charmé de pouvoir consacrer ma vie à défendre les faibles contre les forts, je m'avançai vers un des bergers, en baissant la tête et remuant la queue. Il me caressa, examina mes dents ; voyant que j'étais jeune et de bonne race, il me mit un collier armé de pointes de fer ; et me voilà chien de berger.

J'étais ravi de mon nouvel état. Dans mon enfance , j'avais entendu lire des histoires de bergerie , chez une jeune Sévillane , dont mon premier maître était amoureux. Ce maître , après avoir tué des moutons le matin , venait le soir lire des églogues chez sa maîtresse. Je me rappelais ces beaux récits de bergers et de bergères qui faisaient retentir les échos des doux sons de leurs musettes. Je me souvenais du malheureux Amphrise , qui allait écrivant des vers sur l'écorce de tous les hêtres , du respectueux Elicio , ce digne amant de Galatée , qui négligeait quelquefois ses brebis et ses affaires pour s'occuper de celles d'autrui ; et des douleurs de Sirène , et des regrets de Diane , et de beaucoup d'autres bergers ou bergères qui se disaient les choses du monde les plus aimables , les plus tendres , et s'évanouissaient toujours quand ils se quittaient ou se rencontraient. Quel bonheur ! pensais-je en moi même , de me trouver le compagnon de ces amans si fidèles , qui , sur

des prés émaillés , à l'ombre des bocages verts , passent leur vie à mourir pour des bergères aussi sages que belles , et plus fraîches que les fleurs des champs dont elles parent leurs houlettes.

SCIPION.

Mon cher ami , si , avec tes dispositions au bavardage , tu te mets à me dire des pastorales , nous ne risquons rien de demander la parole pour un an , tout au moins.

BERGANCE.

Hélas ! Scipion , je suis bien loin d'avoir à te conter des pastorales. Je pensai mourir de chagrin lorsque je vis que les véritables bergers n'avaient rien de commun avec ceux dont on m'avait lu l'histoire. Croirais-tu bien que , dans toute la contrée , il n'y avait pas seulement une Amarillis , une Diane , ou une Silvie ; pas un Lausus , un Hyacinthe , ou un Riselus ? Les misérables ! ils s'appelaient tous , Antoine , Dominique , ou Laurent. Au lieu de ces beaux combats de flûte ou de

poésie des anciens bergers , les combats des miens étaient à coups de poing. Enfin , je ne reconnus rien qui ressemblât à mes églogues , si ce n'est les loups qui mangeaient toujours les moutons.

Je résolus au moins de les bien défendre. Sans cesse aux aguets , dès que j'entendais crier au loup , je me précipitais sur la trace que m'indiquaient les bergers. Je parcourais la vallée , les bois , la montagne , les chemins , sans appercevoir le moindre vestige du loup ; et , le lendemain matin , lorsque je regagnais le troupeau , las , haletant , épuisé de fatigue , les pieds fendus par les ronces et les cailloux , je trouvais toujours quelque brebis morte , ou quelque mouton à moitié mangé. Le maître du troupeau arrivait : on lui présentait la peau de la bête étranglée ; les reproches ne manquaient pas aux bergers , et les coups de bâton pleuvaient sur les pauvres chiens.

Fatigué de tant de châtimens non mérités , et de voir que mes soins , mon cou-

rage , ma vigilance étaient inutiles , je résolus , pour attraper le loup , de ne plus l'aller chercher. Je me cachai près de la bergerie , je laissai courir mes camarades , et bientôt j'aperçus deux de nos bergers qui , saisissant un des plus beaux moutons , lui coupent la gorge et le déchirent , de manière qu'on aurait cru reconnaître la dent du loup. Le lendemain , ces scélérats montrèrent ce mouton à leur maître , après en avoir gardé la meilleure part. O combien je regrettais de ne pouvoir parler ! combien je me sentais indigné contre ces traîtres ! où en sommes-nous , me disais-je , si ceux à qui l'on a confié le troupeau sont les premiers à le détruire ! si les défenseurs des brebis les égorgent , et si les pasteurs sont des loups !

SCIPION.

Quand on n'a lu que des églogues , on est quelquefois étonné de ce qui se passe dans le monde.

BERGANCE.

J'abandonnai sur-le-champ ces maîtres

cruels ; et je revins à Séville, où j'entrai au service d'un riche marchand.

Ce maître avait deux fils, l'un âgé de douze ans, l'autre de quatorze, étudiant ensemble le latin, au collège des Jésuites. Quand ils allaient prendre leurs leçons, ils étaient toujours suivis de plusieurs valets pour porter leurs livres. S'il faisait beau, ils allaient à cheval ; s'il pleuvait, un carrosse était à leurs ordres. Cette magnificence me donnait à penser, lorsque je la comparais avec le peu de faste de leur père, qui s'en allait chaque matin à la bourse, suivi d'un nègre, et monté sur un méchant petit mulet.

SCIPION.

Tel est l'usage des négocians riches. Ils affectent d'être modestes pour eux-mêmes ; mais leur vanité s'en dédommage avec leurs enfans. Ils leur achètent des titres, ils les élèvent comme de grands seigneurs ; enfin ils prodiguent leurs trésors pour les rendre ridicules et leur faire oublier qu'ils sont leurs pères.

BERGANCE.

Un jour, les enfans de mon maître, en allant au collège, laissèrent tomber un de leurs porte-feuilles dans la cour. Comme j'avais appris à rapporter, je saisis le porte-feuille par ses cordons, et, malgré les efforts d'un valet qui tenta de me l'arracher, je le portai jusqu'au collège. Là, sans m'en dessaisir, j'entraî gravement dans la salle d'étude ; je ne m'étonnai point des éclats de rire des écoliers, et, distinguant l'aîné de mes jeunes maîtres, j'allai déposer avec respect mon porte-feuille dans ses mains. Ensuite, je revins m'asseoir à la porte de la salle ; et, regardant d'un air attentif le professeur qui lisait dans sa chaire, j'eus l'air de l'écouter avec fruit.

Mon amour pour la science divertit beaucoup mes jeunes maîtres, qui voulurent que tous les jours je portasse au collège le même porte-feuille. Dès que j'arrivais, on me faisait mille caresses ; tous les chapeaux, tous les bonnets étaient en l'air, pour que je courusse les ramasser.

L'un venait m'offrir à manger , l'autre allait me chercher à boire ; les plus petits montaient à cheval sur moi. On envoyait acheter pour moi tout ce que l'on imaginait pouvoir me plaire ; et , comme j'avais marqué du goût pour les petits pains au lait , tous les rudimens , tous les dictionnaires étaient engagés ou vendus au boulanger.

Cette heureuse vie ne dura guère. L'autorité , raison sans réplique , vint m'arracher à tant de bonheur. Les régens du collège remarquèrent que les écoliers s'occupaient bien plus de jouer avec moi que de faire leurs versions ; ils défendirent à mes maîtres de m'amener avec eux. Je retournai donc à la garde de la porte ; et , pour comble de malheur , on me fit reprendre la chaîne dont on m'avait autrefois délivré. Ah ! mon cher Scipion , qu'il est affreux de déchoir ! Le mal qu'on a supporté toute sa vie n'est presque rien , l'habitude l'a rendu léger ; mais , quand on a goûté le bonheur , et qu'on retombe

dans l'infortune, on ne se trouve plus assez de force pour la supporter.

SCIPION.

Tu ne perds pas une occasion de disserter.

BERGANCE.

Tu es encore bien heureux qu'ayant habité quelque temps le collège, je ne sois pas plus pédant et plus bavard. Mais, revenons à mon histoire. Il me fut impossible de soutenir ma captivité. Je tombai malade; on me détacha pour me faire promener; et je me vis à peine libre que je sortis de cette maison, sans prendre congé de personne.

Je ne fus pas long-temps sans maître; j'entraî dans un superbe hôtel, que je jugeai devoir appartenir à quelque riche seigneur.

SCIPION.

Mais comment faisais-tu pour avoir si vite une condition? On a tant de peine à trouver quelqu'un qui nous permette de lui consacrer nos jours et notre liberté.

BERGANCE.

Ma méthode était sûre et facile. La pa-

tience et la douceur. Avec ces deux vertus, on aplanit tous les obstacles, on se fait aimer de ceux même qui nous voulaient le plus de mal. Quand j'avais formé le projet d'entrer dans une maison, je me tenais à la porte; dès que le maître paraissait, j'allais à lui, en le flattant de ma queue; je le regardais avec respect et tendresse, je nettoyait avec ma langue la poussière de ses souliers; s'il me faisait donner des coups, je les supportais sans murmure, je retournais le caresser. On ne bat jamais deux fois celui qui baise le bâton. J'étais reçu, je servais avec zèle; et bientôt tout le monde m'aimait.

Ce fut ainsi que je gagnai les bonnes grâces d'un des principaux officiers de cet hôtel. Mais ma nouvelle demeure était aussi triste que magnifique. Tout le monde était en deuil; les écuyers, les pages, les domestiques étaient couverts de crêpes depuis la tête jusqu'aux pieds; les appartemens tendus de noir; un profond silence régnait par-tout; et la maîtresse du logis,

renfermée dans une chambre obscure, ne voyait jamais la clarté du jour.

SCIPION.

Elle avait donc perdu son mari ?

BERGANCE.

Mieux que cela : je vais te raconter son histoire, comme la raconta devant moi l'écuyer qui m'avait pris en amitié.

La belle Ruperte était arrivée du Mexique, avec sa mère et des trésors immenses. La mère de Ruperte mourut ; sa fille, qui n'avait que dix-huit ans et que sa beauté céleste rendait l'objet de tous les hommages, resta maîtresse de plusieurs millions et de sa liberté. Deux cavaliers sévillans étaient fort assidus à lui faire leur cour. L'un, appelé don Pèdre de Gamboa, était déjà d'un certain âge, veuf, et père d'un fils unique qui étudiait à Salamanque. L'autre, qui se nommait don Estevan, était jeune, aimable et bienfait. Tu comprends qu'il fut préféré ; la belle Ruperte le choisit pour époux.

Le jour même de leur mariage, don

Pèdre, que son amour, son orgueil, sa violence naturelle avaient mis hors de lui-même, courut attendre son rival à la porte de l'église ; et, dès qu'il le vit arriver avec cette maîtresse adorée que don Pedre allait perdre pour jamais, il s'élance comme un furieux sur Estevan, lui plonge un poignard dans le cœur, et s'échappe au milieu des cris, de la foule, du tumulte. La belle Ruperte était évanouie, à côté du malheureux Estevan, mort et baigné dans son sang. On la rapporta dans sa maison ; elle ne revint que long-temps après, avec un délire affreux, avec une fièvre ardente qui pensa la mettre au tombeau. Elle demandait, elle appelait sans cesse son cher Estevan ; elle s'échappait des bras de ses femmes, pour aller, disait-elle, chercher par toute la terre le monstre qui l'avait privée de son époux, de son amant, pour l'immoler elle-même à son implacable vengeance. La fureur, l'amour, la douleur, auraient bientôt terminé sa vie, si l'on n'avait pris le parti d'obéir à toutes

ses volontés. Elle se fit apporter le poignard que le barbare don Pèdre avait laissé dans le sein d'Estevan, elle fit déterrer le corps de cet infortuné, ordonna que l'on prit son cœur, qui fut embaumé dans une boîte d'or, et, dès qu'elle fut maîtresse de cette triste relique, elle jura, la main armée du poignard et placée sur la boîte, de ne jamais revoir le jour qu'elle n'eût vengé la mort de son époux. Aussitôt, elle fit fermer toutes les fenêtres de son appartement; on couvrit les murailles de velours noir; on suspendit au plafond une lampe sépulcrale; le poignard et la boîte d'or furent placés sur un autel, au dessous de cette lampe; et la jeune et belle Ruperte, vêtue de bure et de laine, renonçant à tout l'univers pour se livrer à sa douleur, pour ne s'abreuver que de ses larmes, ne sortit plus de ce solitaire et lugubre appartement.

SCIPION.

J'aime beaucoup madame Ruperte.
Voilà comme il faut aimer, ou ne s'en

pas mêler ! Elle mourut bientôt , cette pauvre infortunée ?

BERGANCE.

Non ; mais sa santé dépérissait tous les jours. Depuis un mois que j'étais chez elle, ses femmes et son écuyer la tourmentaient pour appeler un médecin. Elle n'y consentit qu'avec peine. Le médecin la trouva fort mal , et la menaça d'une mort prompte , si elle ne changeait pas d'air. Elle résista long-temps. Vaincue enfin par les prières , par les larmes de toute sa maison , elle promit d'aller passer quelques semaines dans une superbe terre qu'elle avait à quelques journées de Séville ; mais, fidelle à son serment , elle envoya d'avance arranger un appartement semblable à celui qu'elle allait quitter, et, pour ne pas voir le jour , elle ne voulut voyager que la nuit , s'arrêtant dans les auberges dès que l'aurore paraissait , et s'enfermant dans une chambre obscure , avec sa boîte et son poignard qui ne la quittaient jamais.

Je fus de ce voyage ; et , comme en

voyant pleurer la belle Ruperte, touché jusqu'au fond de mon ame, de tant d'amour, de tant de constance, je m'étais mis souvent à hurler, ces hurlemens m'avaient valu l'amitié de ma maîtresse. Elle m'avait permis de rester dans sa chambre, elle me caressait quelquefois, et me confiait la garde de sa porte, pendant le peu de momens qu'elle donnait à un pénible et douloureux sommeil.

Un soir, que nous allions partir d'une auberge où nous avions passé la journée, l'écuyer de la triste Ruperte entra tout à coup d'un air troublé. Madame, dit-il, ne descendez pas; vous vous rencontreriez avec un homme dont la vue vous ferait trop de mal. Quel est cet homme? répondit-elle. C'est le jeune Fernand de Gamboa, le fils unique du traître don Pèdre. Il revient de Salamanque, et demande à passer la nuit dans cette auberge. Il est encore au milieu de la cour, avec ses valets. Attendez qu'on l'ait conduit à son logement, pour éviter son odieuse vue.

A ces paroles, Ruperte pâlit, et s'appuya sur une de ses femmes. Elle garda quelque temps le silence, la tête baissée, les regards fixés sur la terre; puis, relevant ses yeux égarés: Qu'on ôte mes chevaux, dit-elle, je ne partirai que demain. L'écuyer voulut l'engager à changer de résolution; elle répéta son ordre, commanda qu'on la laissât seule, et s'enferma dans sa chambre, où il ne resta que moi.

A peine libre, elle courut à la boîte d'or, la saisit avec vivacité, l'approcha de ses lèvres, la pressa contre son cœur, et, d'une voix entrecoupée par ses sanglots: O déplorable et unique reste de tout ce que j'aimai, dit-elle, de tout ce que je pouvais aimer au monde, voici l'instant de la vengeance que je t'ai promise, que je t'ai jurée. Cette vengeance sera terrible. Qui sait mieux que moi, malheureuse! que le plus douloureux des supplices est de survivre à ce qu'on adore? Le fils unique de ce monstre doit être son bien le plus cher: je veux le lui ravir

Comme il m'a ravi le mien ; je veux qu'il me paie ton sang avec le sang de son fils. Ce fils est innocent , je le sais ; tu l'étais aussi , quand le barbare t'assassina. Il me faut un crime pour venger un crime ; quitte à l'expier par ma mort. O mon époux , cette mort après laquelle je soupire , cette heureuse mort qui doit me rejoindre à toi , sera pour ta triste veuve un moment de bonheur suprême ; mais auparavant j'obtiendrai vengeance.

En disant ces mots , Ruperte saisit le poignard qui était à côté de la boîte ; elle en essaie la pointe , et le cache dans son sein. Ensuite , s'efforçant de prendre un visage tranquille , elle fait appeler en secret une des servantes de l'auberge , et , lui présentant une bourse d'or , elle lui demande pour unique prix d'une si grande libéralité , de venir la prendre à minuit pour l'introduire , sans être vue , dans la chambre de ce jeune homme qui vient d'arriver. La servante sourit et promet. Ruperte , sans s'embarrasser de ce qu'elle

peut imaginer , lui recommande d'être discrète , fait retirer ses femmes , ses domestiques , et attend impatiemment l'heure fatale.

J'étais au désespoir de cette funeste résolution ; je sentais toute l'horreur du crime qu'allait commettre Ruperte ; mais je n'osais ni ne pouvais l'empêcher. D'ailleurs , ce crime même avait dans son motif quelque chose qui m'en imposait , qui me forçait au respect. Je résolus de suivre ma maîtresse , pour voir la fin de cette tragédie , pour la secourir s'il en était besoin.

SCIPION.

Je commence à trembler , Bergance.

BERGANCE.

Je tremblais aussi quand minuit sonna. L'exacte servante vint , nu-pieds , une lanterne sourde à la main , frapper doucement à la porte de Ruperte. Elle était prête depuis long-temps. La servante la conduisit jusqu'à la chambre du jeune Fernand , qu'elle ouvrit avec un passe-partout ; et , remettant sa lanterne entre les

maines de ma maîtresse , elle s'enfuit sans dire un mot. Ruperte , d'un pas ferme , entre dans la chambre , tire aussitôt son poignard , avec un mouvement de fureur , et marche vers le lit du jeune homme , qui dormait d'un profond sommeil. Elle ouvre les rideaux , dirige sa lumière sur le malheureux Fernand , afin de bien choisir la place de son cœur , et , prononçant le nom de l'époux qu'elle adore , elle lève le bras pour frapper..... Mais la beauté de Fernand , qui ressemblait à un ange endormi , le doux sourire qui entrouvrait ses lèvres de rose et laissait voir ses belles dents , ses longues paupières noires baissées sur ses joues colorées , l'air de douceur et de paix , qui relevait l'éclat de ses charmes , arrêtent le bras de Ruperte. Elle demeure immobile , interdite , n'osant frapper. Bientôt le poignard lui tombe des mains , et le bruit de sa chute réveille Fernand , qui , surpris , effrayé d'abord , saute de son lit , court à son épée. Je me presse alors d'arriver pour défendre ma

maîtresse ; il n'en était pas besoin. Elle était tombée à genoux , et , posant sa lanterne à terre , elle tendait ses mains suppliantes : Pardonnez , disait-elle , d'une voix soumise , pardonnez , jeune don Fernand , à une femme faible et sensible qui voulut vous percer le sein , qui l'aurait pu , si votre seule vue ne l'avait pas désarmée. Reconnaissez l'infortunée Ruperte ; ce nom doit vous rappeler et le crime de votre père et les motifs de ma fureur contre vous. Épargnez-moi , don Fernand , je sens que j'aimerai la vie , si c'est à vous que je la dois.

Ces paroles , et la beauté de Ruperte , que sa frayeur , l'attitude qu'elle avait prise , rendaient plus touchante encore , firent une impression soudaine sur le beau jeune homme. Il se hâte de relever la fidelle veuve , il tombe lui-même à ses pieds , en la rassurant par des protestations pleines de respect et de tendresse. Il lui dit en peu de mots que son père venait de mourir , que le souvenir de son crime de-

vait être enseveli dans sa tombe ; que cependant , si Ruperte voulait encore le poursuivre sur un innocent , il lui présentait son cœur , son cœur déjà trop vivement frappé par les célestes attraits de son ennemie. Il lui présente le poignard , en s'offrant lui-même à ses coups. Ruperte le jette loin d'elle ; quelques larmes , qu'elle donnait sans doute à la mémoire de son époux , vinrent à tomber sur ses mains , et don Fernand , qui se précipite , les essuie avec ses lèvres. La fidelle veuve se défendait cependant ; elle voulait retourner dans sa chambre ; le jeune homme lui representa qu'elle pouvait être rencontrée , que son honneur serait compromis , qu'il était plus sûr d'attendre le jour. Pendant tout ce dialogue , je ne sais comment il se fit que la lanterne fut renversée , et que la lumière s'éteignit. Dès-lors , plus de moyen de retrouver le chemin de Ruperte. Moi-même je ne vis plus rien dans la chambre , et je n'entendais guère ce qui se disait , parce qu'ils parlaient tous

deux à la fois , en s'interrompant sans cesse. Tout ce que je puis t'assurer , c'est que bientôt ils ne parlèrent plus , et que Fernand vint me mettre à la porte , en la fermant à double tour sur moi. Je ne sais le parti que prit Ruperte ; mais je sais que , dès ce moment , je pris celui de la quitter , et sortis aussitôt de cette auberge , en faisant de grandes réflexions sur les sermens et la fidélité des veuves inconsolables.

SCIPION.

Je ne m'attendais pas à ce dénouement. Cependant il faut convenir que c'était de tous le plus naturel.

BERGANCE.

Cela peut être , mais il me mit en colère ; et je repris le chemin de Séville , par une des plus fortes chaleurs que nous donne le mois de juillet ; lorsque , passant devant une hôtellerie solitaire , je remarquai , sur le banc de pierre qui était à la porte , deux jeunes garçons de quatorze à quinze ans , mal vêtus , déguenillés , ayant à peine pour souliers de vieilles semelles

rapieccées , pour bas la peau de leurs jambes , pour chapeaux , l'un un vieux bonnet de drap vert , l'autre un reste de feutre presque sans coiffe , portant des fragmens de pourpoint , qui laissaient voir en plusieurs endroits que leurs chemises étaient percées , et par là-dessus deux morceaux d'épées dont les baudriers étaient deux ficelles.

A travers ce pauvre équipage , on ne pouvait s'empêcher de remarquer le joli visage , la physionomie vive , agréable , spirituelle , de ces petits polissons. Je m'arrêtai pour les considérer. Ils étaient assis vis-à-vis l'un de l'autre , et venaient d'arriver par des chemins opposés. Après s'être salués avec beaucoup de politesse , l'un d'eux engagea le premier la conversation :

Seigneur gentilhomme , dit-il , n'y a-t-il pas de l'indiscrétion à vous demander si ce pays est votre patrie , ou si vous ne vous y trouvez qu'en passant ?

Seigneur cavalier , répondit le gentilhomme , il me serait difficile de vous

dire ma patrie. Un voyageur tel que moi se regarde comme un cosmopolite ; et , par-tout où je me trouve bien , je me crois dans mon pays. — Il me semble , reprit le premier , que l'endroit où j'ai l'honneur de rencontrer votre seigneurie n'est guère fait pour l'arrêter. — Pas plus que la vôtre , seigneur cavalier ; mais vous savez que , lorsqu'on voyage pour s'instruire , il faut tout voir , ne rien dédaigner , et tâcher de s'accommoder des auberges les moins agréables. Je ne me plaindrai point de celle - ci , puisque j'ai le bonheur d'y rencontrer un cavalier tel que vous ; et , si vous voulez que nous continuions notre route ensemble , je vous avoue que les chemins me sont à peu près indifférens. — Ils me le sont aussi , seigneur gentilhomme , et je serai charmé de voyager avec vous. Mon nom est don Pèdre del Rincon ; mes amis m'appellent Rinconet. Une affaire d'honneur m'a forcé de m'éloigner de Madrid , où mon père , par piété , s'amusait à distribuer au public les petites bulles du

carême que les fidèles achètent deux sous. Je me faisais un devoir religieux d'aider mon père dans cet office. C'était moi qui portais le paquet des bulles, tandis qu'il portait le paquet de l'argent. Malheureusement, un jour, je me trompai de paquet, et je m'égarai si bien dans les rues, que mon père eut de la peine à me retrouver. Il me retrouva cependant, et me fit conduire chez le corrégidor, qui apparemment avait déjà pris les ordres du roi. Ce monarque est sévère, vous le connaissez; il m'exila de la cour. Je voyage depuis ce moment.

Quant à moi, seigneur, reprit le gentilhomme, mon nom est don Fernand Cortado, mes amis m'appellent Cortadille. Mon père avait un goût singulier; il portait toujours dans sa poche de longues bandes de papier qu'il appliquait avec attention sur les habits des personnes qui venaient le voir. Ensuite, il achetait de l'étoffe, et s'amusait à couper et à coudre cette étoffe d'après les marques qu'il avait

faites sur ses bandes de papier. Cela l'occupait et le divertissait. Je me plaisais aussi à coudre les poches ; et , à force de jouer ainsi , dès mon enfance , avec des poches , j'en pris si bien l'habitude , que , dans les rues , dans les foules , je ne pouvais pas voir une poche sans aller examiner si elle était bien cousue. Cela fit du bruit ; le corregidor desira de me connaître. En général , je me soucie peu d'approcher les grands ; et , pour éviter l'embarras des politesses , des visites à rendre et à recevoir , je pris le parti de m'éloigner. Je comptais aller à Séville , où l'on m'a dit qu'on pouvait vivre plus inconnu , et précisément de la manière qu'on veut.

Eh bien , seigneur , reprit Rinconet , allons à Séville. Je me trouverai bien partout , pourvu que j'y sois avec vous.

En disant ces mots , ils s'embrassèrent cordialement , et prirent la route de Séville.

SCIPION.

J'espère que tu ne les suivis pas ?

BERGANCE.

Pardonnez-moi, mon ami, leur conversation m'avait amusé, leur physionomie me plaisait; je voulus m'attacher à eux, je vins les caresser; ils me reçurent fort bien, et me voilà suivant mes nouveaux maîtres.

En arrivant à Séville, leur premier soin fut de s'établir sur la place du marché pour faire les commissions, porter les fardeaux, les emplettes de ceux qui venaient acheter. Ils gagnèrent quelques réales. Ensuite, ils mirent en usage leurs talens, et le gain fut beaucoup plus fort. Un matin que Rinconet arrivait sur la place plus tard que de coutume, Cortadille, courant à lui mit dans ses mains une bourse assez bien bien remplie: Voilà, dit-il, ce que je viens d'accrocher à un jeune ecclésiastique pour lequel j'ai fait une commission. Cachez cette bourse, mon frère, dans la crainte des événemens. Rinconet cacha la bourse; et à peine l'avait-il mise dans son sein qu'un ecclésiastique, pâle, hors

d'haleine, vint demander au prudent Cortadille s'il n'avait pas vu une bourse de telle et telle façon, dans laquelle il y avait quinze écus d'or, trois réales, huit maravédis : Je l'ai perdue, ajouta-t-il, pendant que je faisais les emplettes que vous avez portées. Cortadille, sans changer de visage, lui répondit :

Seigneur licencié, votre bourse ne peut pas être perdue. Il est possible que vous l'ayez placée dans un endroit mal sûr.... Il faut bien, interrompit le licencié, que je l'aie placée dans un endroit mal sûr, puisque je ne l'ai plus. Vous pouvez ne l'avoir plus, reprit Cortadille, et j'en crois sur sa parole un honnête homme tel que vous ; mais il est fort différent que la bourse soit perdue, ou simplement volée ; car, dans ce dernier cas, il se pourrait que le voleur vint à se repentir et vous la rapportât, en vous faisant bien des excuses.... Morbleu ! dit l'ecclésiastique, je le tiendrais quitte des excuses, pourvu qu'il se dépêchât. — Doucement, seigneur licen-

cié, doucement, point de pétulance. Vous êtes d'un état grave dans lequel il faut se donner le temps de la réflexion. Un jour vient après l'autre, voyez-vous; les uns donnent, les autres prennent; voilà le monde; et, au bout du compte, nous ne sommes rien devant Dieu. Le meilleur conseil que je puisse vous donner, c'est de vous exhorter à la patience. Elle ne nuit jamais, comme vous savez, et souvent on s'en trouve bien. Avec tout cela, je ne voudrais pas être à la place de celui qui vous a pris cette bourse, car votre seigneurie est dans les ordres, et voler un ecclésiastique, c'est être sacrilège, selon les lettres d'excommunication que nous appelons *Paulines*.

Je vous en réponds, reprit le triste licencié; quoique je ne sois pas encore prêtre, je suis sacristain d'un couvent de religieuses, et l'argent qui était dans cette bourse est le tiers du revenu d'une petite chapelle que m'a résignée mon oncle le chanoine. C'est de l'argent sacré, de l'ar-

gent béni , et..... Miséricorde ! s'écria Rinconet , ah ! mon Dieu ! que celui qui l'a prise la garde ! cette bourse fera son malheur. Allez , allez , seigneur licencié , le jugement dernier arrivera un jour ou l'autre , et c'est alors que vous connaîtrez l'insolent , le coquin , le misérable , qui a osé voler , retenir , se servir , du tiers du revenu d'une petite chapelle résignée par monsieur votre oncle le chanoine. Eh ! dites-moi , seigneur sacristain , combien vous vaut la chapelle entière ? Le diable vous emporte ! répondit l'ecclésiastique , il est bien question de vous rendre compte de mes bénéfices. En disant ces paroles , il fouilla dans sa poche pour prendre son mouchoir ; le mouchoir n'y était plus. Cortadille , en lui disant ces impertinences , s'en était emparé ; et le malheureux sacristain s'en alla , désolé , sans argent , sans mouchoir , conter son aventure à son oncle le chanoine.

Tandis que mes deux vauriens se félicitaient de leur adresse , leur joie fut un

peu troublée par un portefaix comme eux, qui leur dit, en leur frappant sur l'épaule : Parlez donc, Messieurs, vous êtes du métier ? Que voulez-vous dire ? répondit Cortadille. Je veux dire que vous vous en tirez à merveille ; mais comment vous donnez-vous les airs de voler dans cette ville, sans avoir rendu vos devoirs au seigneur Monipodio ? C'est une politesse dont aucun honnête fripon ne peut se dispenser en conscience. Il faut au moins se faire écrire chez ce brave homme, qui est le père, le maître, l'appui de tous nos filoux. Je vous avertis même, en ami, qu'il pourrait vous en coûter cher si vous manquiez à ce devoir.

Je pensais, dit fièrement Cortadille, que le vol était un métier franc, que tout homme peut exercer librement. Mais il faut respecter les lois du pays où l'on se trouve ; et, si votre seigneurie veut avoir la bonté de nous conduire chez cet illustre chef, nous la suivrons avec d'autant plus de confiance que nous voyons bien que monsieur est un confrère.

Vous ne vous trompez pas , seigneur , répliqua le jeune homme ; à la vérité , je suis encore dans l'année de mon noviciat ; mais j'espère , dans trois mois être reçu fripon en titre , pour servir Dieu et les honnêtes gens. Comment ! pour servir Dieu ! lui dit Cortadille , je n'aurais pas cru que ce fût le but de notre métier. ¹

Monsieur , répondit le jeune homme , je ne suis pas un grand théologien ; mais je peux vous assurer qu'avec l'ordre que le seigneur Monipodio a mis dans notre société , il est difficile de vivre plus saintement que nous ne vivons. ² Nous disons le rosaire toutes les semaines , nous nous ferions scrupule de voler le vendredi , et , pour rien au monde , le samedi , nous ne voudrions regarder une fille qui s'appellerait Marie.

¹ Cosa nueva es para mi que aya ladrones en el mundo para servir dios y la buena gente , etc.

² Es tan santa y buena que no se yo si se podra mejorar , etc. Rezamos nuestro rosario , no hurtamos el dia del viernes , ni tenemos conversacion con muger que se name Maria , el dia del sabbado , etc.

Toute cette conversation se faisait en allant chez le seigneur Monipodio.

SCIPION.

Es-tu encore loin de sa maison ?

BERGANCE.

Non, mon ami, nous y voilà. Elle n'avait pas grande apparence. Nous fûmes introduits dans une salle basse, dont tous les meubles consistaient en quelques nattes de jonc, des fleurets pendus aux murailles, une mauvaise image de Notre-dame, au-dessous de laquelle était un tronc, et plus bas, une vieille terrine pleine d'eau bénite.¹ Dans cette salle étaient deux braves de profession, avec les moustaches pendantes, le grand chapeau, l'épée de longueur, trois portefaix, un aveugle, et deux vieillards habillés de noir, tenant chacun un chapelet, dont les grains étaient énormes. Bientôt après arriva une vieille, qui, sans rien dire à personne, fut à la terrine, prit de l'eau bénite, se mit à

¹ En la pared estava pegada una imagen de Nuestra Senora, de mala estampa, etc.

genoux devant l'image , baisa la terre trois fois , leva trois fois les bras au ciel , et revint joindre le reste de la compagnie.

Peu de temps après parut le fameux Monipodio. Je le regardai de tous mes yeux. Il paraissait âgé de quarante ans , haut de taille , brun de visage , la barbe noire , les yeux ardents , surmontés d'un sourcil touffu qui allait d'un œil à l'autre. Un grand baudrier lui traversait la poitrine , et soutenait un large coutelas. Ses mains étaient courtes et velues , ses doigts gros et carrés , et ses deux narines , s'ouvrant et se fermant avec bruit , exhalaient une épaisse fumée.

Dès qu'il parut , tout le monde lui fit une profonde révérence. Notre guide lui présenta mes jeunes maîtres , comme deux sujets remplis de zèle , qui briguaient l'honneur de servir sous ses ordres. Je le veux bien , dit Monipodio ; que savent-ils faire ?

Nous savons , répondit Cortadille , jouer aux cartes de manière à toujours gagner ; nous savons fouiller dans les poches avec

assez d'adresse ; nous savons. Mais
 fi donc ! fi donc ! s'écria le général , tous
 ces tours-là sont usés ; il n'y a pas de com-
 mençant qui les ignore. Comment ! vous
 ne savez que cela ? Hélas ! non , reprit
 Rinconet , et vous nous voyez tout hon-
 teux de notre ignorance. En parlant ainsi,
 quelques larmes roulaient dans ses yeux.
 Ne vous désolez pas, mes fils, leur dit alors
 Monipodio , vous êtes dans une école où
 l'on ne négligera rien pour vous instruire ;
 et , si vous avez du courage et du zèle ,
 vous arriverez bientôt à la perfection de
 l'art.

Comme le général parlait, une de leurs
 sentinelles entra pour les avertir que l'al-
 guasil des vagabonds venait droit au lieu
 de l'assemblée.

SCIPION.

J'avoue que je ne serais pas fâché de
 voir arrêter et pendre tous tes bons amis.

BERGANCE.

Le nom d'alguasil répandit l'alarme ;
 mais Monipodio s'écria : Que personne ne

bouge. Cet alguasil m'est vendu ; il veille à notre sûreté , selon le traité particulier que j'ai fait , ces jours derniers , avec l'alcade de la police. Je vais m'expliquer avec lui. A ces mots , il sortit , et revint bientôt après , en disant : Qui de vous a occupé ce matin le poste de la place Saint-Sauveur ? C'est moi , répondit notre guide. Pourquoi donc , ajoute Monipodio , d'une voix terrible , ne m'avoir pas rendu compte d'une bourse que vous avez volée à un jeune ecclésiastique ? Cet ecclésiastique est parent de l'alguasil notre ami. Rendons-lui sa bourse , Messieurs , il faut de la probité. Le pauvre guide voulut nier qu'il eût jamais vu cette bourse ; mais Monipodio , jetant le feu par les yeux , avait déjà la main sur son coutelas , quand Rinconet , pour appaiser le tumulte , tire la bourse de sa poche , et la sacrifie avec une générosité qui fut admirée de tout le monde. Vertueux jeune homme , lui dit Monipodio , je vais porter cette bourse à l'alguasil , mais recevez dès à-présent le surnom

de *grand* que toute notre société vous accorde. Rinconet le grand prit place alors parmi les grands colliers de l'ordre.

Bientôt arrivèrent deux jeunes filles, le visage tout plâtré de rouge, et avec un certain air effronté qui annonçait leur joyeux métier. L'arrivée de ces deux dames, dont l'une s'appelait l'Escalante, et l'autre la Gananciosa, répandit la joie dans l'assemblée. On se mit à table; et Monipodio appela la vieille, qui priait encore devant l'image. Mais cette bonne dévote, qui était la recéleuse de la compagnie, lui répondit d'une voix tremblante :

Mon cher fils Monipodio, j'ai renoncé depuis long-temps à toutes les vanités du monde. Je ne peux déjeûner avec vous, parce que je dois aller faire mes dévotions à Notre-Dame des Pluies,¹ et je ne suis ici que pour vous avertir de ce qui s'est

¹ Antes que sea medio día, tengo de ir a cumplir mis devociones, y poner mis candelicas a Nuestra Señora de las Aguas, etc.

passé cette nuit. Le Renégat et le Centopieds sont venus cacher dans ma maison une corbeille de très-beau linge qu'ils ont volée hier au soir. C'était pitié, en vérité, de voir ces pauvres garçons suer à grosses gouttes en portant ce fardeau. Je vous assure que, si vous eussiez vu l'eau qui leur ruisselait sur le visage, vous les auriez pris pour de saints martyrs.¹ Ils n'ont point ouvert la corbeille, ni fait le compte du linge qu'elle contient, tant ils ont de confiance en ma probité. D'ailleurs, ces pauvres enfans étaient très-pressés de courir après un berger qu'ils avaient vu, le matin, vendre des moutons à la boucherie. Je ne sais s'ils auront pu l'attraper; mais je sais bien que je n'ai pas seulement voulu regarder la corbeille de linge. Ah! mon Dieu! oui, mon fils Monipodio, qu'il n'y ait jamais de paradis pour moi, si cette corbeille n'est pas encore aussi intacte que la mère qui m'a engendrée.

¹ Corriendo agua de sus rostros, que parecian unos angelicos, etc.

On n'en doute point , ma bonne , répondit Monipodio ; dès que la nuit sera venue , j'irai moi-même chez vous faire l'inventaire de la corbeille , et je donnerai à chacun ce qui lui revient avec ma fidélité accoutumée. Comme vous voudrez , mon fils , répliqua la vieille Pipotte ; c'était son nom. Mais il se fait tard , et je sens mon pauvre estomac s'en aller. Donnez-moi , je vous prie , un petit doigt de vin pour me soutenir. Cela est bien juste , reprit l'Escalante , en prenant une bouteille qui était grosse comme une outre ; elle remplit de vin une grande coupe de liége , qui tenait au moins une chopine , et la présente à Pipotte. Celle-ci la prend à deux mains , et , après avoir soufflé la mousse qui était dessus : Tu en as mis beaucoup , dit-elle , ma fille , tu en as mis beaucoup ; mais Dieu me fera la grace d'aller jusqu'au bout.¹ Disant ces mots , elle l'avale d'un trait ; après quoi , poussant un

¹ Mucho echaste , hīja Escalanta , pero dios dara fuerças para todo , etc.

soupir : Dieu te console , ma chère fille ; parce que tu m'as consolée ! ton vin est excellent ; mais j'ai peur qu'il ne me fasse mal , à cause que je suis à jeun : donne-m'en encore un peu. Ne craignez rien , ma mère , lui dit l'Escalante , en remplissant de nouveau la coupe. Il est trop vieux pour n'être pas sain. Je l'espère , reprit Pipotte , et la Sainte-Vierge prendra soin de moi. ¹

Voyez à présent , mes chères filles , si vous n'auriez pas quelques menues pièces de monnaie à me donner , pour acheter les petites bougies qu'il me faut pour mes dévotions. J'étais si pressée de vous apporter des nouvelles de la corbeille , que j'ai oublié mon argent. Oui , oui , j'en ai , mère Pipotte , répondit la Gananciosa , prenez ces deux petites pièces , vous en achetez un cierge que vous ferez brûler devant M. saint Michel ; si vous pouvez en avoir deux , vous en mettrez un aussi à M. saint Blaise ; ce sont mes deux pa-

¹ Assi lo espero yo en la Virgen , respondio la vieja , etc.

trons. Je voudrais bien aussi en mettre un devant madame sainte Luce, parce qu'elle m'a guérie d'un mal d'yeux; mais je n'ai plus d'argent, et une autre fois je contenterai tout le monde.¹ Vous ferez très-sagement, ma fille, répondit Pipotte, ne ménagez jamais sur les cierges, c'est de là que dépend le salut. En disant ces mots, elle sortit avec l'argent.

SCIPION.

Il faut convenir que cette bonne Pipotte avait une dévotion bien entendue.

BERGANCE.

Aussitôt qu'elle fut partie, le seigneur Monipodio, qui tenait dans le plus grand ordre les affaires de la société, se fit apporter le mémoire des coups de bâton, des coups de plat d'épée qu'on avait dû distribuer dans la semaine, et que différentes personnes étaient venues comman-

¹ Quisiera que pusiera una candelica a la senora santa Luzia, que por lo de los ojos tambien le tengo devocion: pero no tengo trocado, mas otro dia arva, donde se cumpla con todos.

der et payer d'avance. Après s'être assuré que l'argent avait été bien légitimement gagné, et que tous les coups avaient été remis à leur adresse, le scrupuleux Monipodio régla la distribution des postes, et en donna un distingué à Rinconet et à Cortadille. Ils eurent ordre d'occuper, jusqu'au dimanche suivant, depuis la Tour d'Or jusqu'au guichet du château des Maures. On leur permit même de s'étendre jusqu'à Saint-Sébastien, attendu que c'était un quartier neutre, où tous les filoux pouvaient travailler indistinctement.

Chacun ayant ainsi ses fonctions, Monipodio rompit l'assemblée, en annonçant qu'il y en aurait une le dimanche d'après, dans laquelle on lirait un petit traité, composé par un des plus savans professeurs de la confrérie. Tout le monde sortit; et moi, qui avais horreur de tout ce que je venais de voir et d'entendre, je fus à peine à la porte, que je pris ma course, et quittai Séville, en me

promettant de ne jamais rentrer dans une ville où la religion est déshonorée par la superstition la plus absurde, où la police est si mal observée, les mœurs si corrompues et si perverses, que les scélérats tiennent leurs conseils presque en public, sans redouter aucun châtement.

SCIPION.

J'étais bien sûr que messieurs Rinconet et Cortadille ne te garderaient pas longtemps.

BERGANCE.

Hélas! mon ami, les nouveaux maîtres que je trouvais ne valaient guère mieux; c'étaient des comédiens. Je les suivis peu de jours. D'aventures en aventures, j'arrivai à Valladolid, et je t'aperçus portant une lanterne pour éclairer ce bon et saint homme Mahudès, qui a soin des pauvres de l'hôpital. Tu avais l'air content et heureux; je desirai de devenir ton compagnon, et de faire pénitence de la vie un peu trop errante que j'avais menée.

Dans cette bonne résolution, je vins

m'asseoir , pour t'attendre , à la porte de l'hôpital. J'y vis bientôt arriver quatre personnes qui se faisaient des politesses pour passer : l'un était poète , l'autre alchimiste , l'autre géomètre , le dernier faiseur de projets. Monsieur , disait le poète au géomètre , il est bien étrange qu'après avoir travaillé trente-deux ans sur le même ouvrage , tandis qu'Horace ne nous en ordonne que dix , après avoir fait un poème dont le sujet est beau , grand , neuf , le style pur , les épisodes intéressans , la division excellente , enfin le poème le plus héroïque , le plus sublime qui ait paru depuis l'Illiade ; il est bien extraordinaire , dis-je , que je n'aie jamais pu trouver un prince qui ait voulu en accepter la dédicace et payer les frais d'impression.

Il m'est arrivé , reprit l'alchimiste , une aventure plus fâcheuse. Si quelque grand seigneur eût voulu me faire la moindre avance , j'aurais à présent plus de richesses que Crésus n'en a possédé.

Comment cela ? lui dit le géomètre. —
Oui, monsieur ; car j'ai trouvé la pierre philosophale ; c'est-à-dire, je sais comment on la fait ; il ne me faudrait qu'un peu d'or pour en venir à bout.

Que direz-vous donc, reprit le géomètre, quand vous saurez ce qui m'arrive ? Je cherche, depuis vingt-cinq ans, la quadrature du cercle : j'en suis si près, si près, que je la crois toujours dans ma poche, et toujours il s'en faut d'un cheveu que je ne la tiennne. Avant peu, cependant, je suis certain de l'attraper.

Hélas ! messieurs, dit alors le faiseur de projets, le roi d'Espagne est un grand ingrat. Je lui ai donné plusieurs fois des avis qui l'auraient rendu le plus puissant des monarques, il ne m'a pas seulement fait l'honneur de répondre à mes lettres. J'ai pourtant un projet qui doit me mettre dans l'opulence, ou je serais bien trompé. Je veux bien vous le confier. Vous allez voir avec quelle facilité sa majesté catholique va payer, en un an, toutes les

dettes de l'état. Je propose au roi d'ordonner à tous ses sujets, depuis l'âge de quatorze jusqu'à soixante ans, de jeûner une fois par mois au pain et à l'eau, et de porter au trésor royal l'argent que leur cuisine coûterait ce jour-là. Assurément, il y a en Espagne plus de trois millions de personnes de l'âge que j'ai dit. La plus pauvre ne peut pas moins dépenser qu'une réelle et demie par jour, et je veux bien ne fixer tout le monde qu'à ce taux-là : vous conviendrez, monsieur le géomètre, que mon jeûne vaudra au roi quatre millions et demi de réales par mois ; et cet impôt n'est nullement à charge : au contraire, on servira Dieu en même temps que l'état ; et je fournis aux sujets de sa majesté l'occasion d'être à la fois bons chrétiens et bons patriotes.

On convint que ce projet pouvait avoir du bon. Ces quatre messieurs, après s'être donné de grandes louanges sur leurs talents, entrèrent ensemble à l'hôpital.

J'y entraï avec eux ; je te fis politesse,

tu me la rendis. Le bon homme Mahudès voulut bien me prendre à son service , et je devins ton camarade. Depuis ce temps , mon cher frère , j'épouve que , pour être heureux , il faut vivre en bonne compagnie.

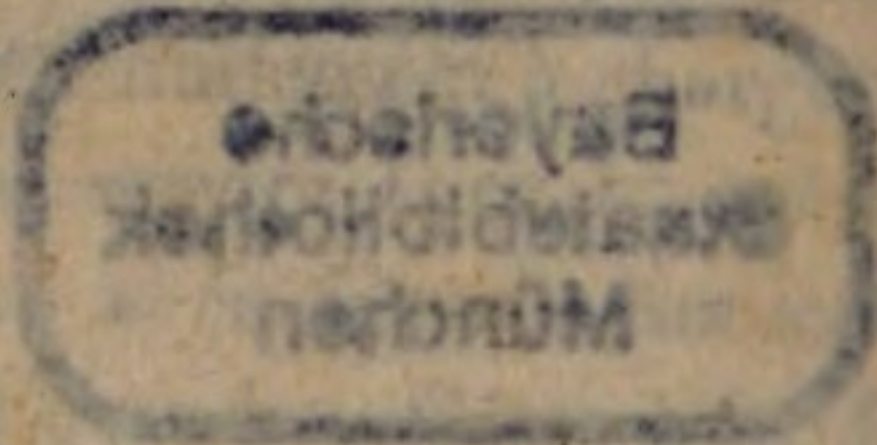
Ici , le jour parut , et les deux chiens perdirent la parole.

F I N.



tu me le rendis. Le bon homme M...
je devine ton caractère. Tu n'es pas
non cher, n'est-ce pas ? Pour être
heureux, il faut vivre en bonne com-
pagnie.

ici, le bon homme M...
je devine ton caractère. Tu n'es pas
non cher, n'est-ce pas ? Pour être
heureux, il faut vivre en bonne com-
pagnie.





Florian, Jean-Pierre Claris <<de>>,

Eliezer

Paris 1803

Bibl.Mont. 562

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10712738-2